

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

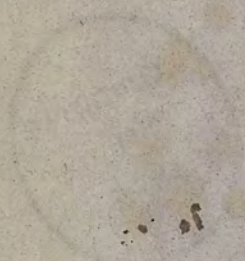


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



DICTIONNAIRE



LIBRAIRIE

FRANCAISE

M A R I E
D E B R A B A N T,
REINE DE FRANCE;
T R A G É D I E.



MAIRIE

DE BRASSANT

LE 10 DE FÉVRIER 1881

T. R. A. G. 2011



M A R I E
D E B R A B A N T,
R E I N E D E F R A N C E;

T R A G É D I E
E N C I N Q A C T E S E T E N V E R S;
P A R M. I M B E R T.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
Français ordinaires du Roi, le 9 septembre 1789.

Prix 30 Sols.



A P A R I S.
C H E Z F R A U L T, I M P R I M E U R D U R O I,
q u a i d e s A u g u s t i n s, à l' I m m o r t a l i t é.

1 7 9 0.

PERSONNAGES.

PHILIPPE III, roi de France.

MARIE DE BRABANT, reine de France.

PIERRE DE LA BROSSSE, Chambélan
et favori du roi.

LE DUC DE BRABANT (Jean) frère
de la reine.

ÉLÉNOR, parente de la reine.

D'ARMÉRY, neveu de La Brosse.

LE DUC D'HOMFLEUR.

DAVENEL, confident de d'Arméry.

ARNOULD, confident de La Brosse.

DEUX ENFANS.

LE CAPITAINE DES GARDES.

UN VIEILLARD.

UN OFFICIER DU ROI.

GARDES.

La Scène est dans le palais de Philippe.



M A R I E
D E B R A B A N T,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

M A R I E, L E D U C D E B R A B A N T.

M A R I E.

Quoi ! Philippe aujourd'hui vous revoit dans sa cour !
Je n'osois l'espérer, mon frère ; et ce grand jour,
Qui vous fait aborder aux rives de la France,
En prévenant mes vœux, comble mon espérance.

L E D U C.

Voici donc un instant, où je pourrai du moins
Vous voir, vous écouter, vous parler sans témoins ;

A

2 MARIE DE BRABANT.

Sans ce faste imposant qui suit le rang suprême !
Si, révéralent en vous le sacré diadème,
J'ai salué la reine au sein de sa grandeur,
Que je nomme du moins, que j'embrasse ma sœur.

M A R I E.

Qu'il est doux, ce moment, si cher à ma tendresse,
Si longtems différé, mais désiré sans cesse !

L E D U C.

Sept ans sont écoulés, ma sœur, depuis le jour
Que je vis le Brabant vous perdre sans retour.
Ma cour, de vos vertus fidelle tributaire,
Regrette autant la sœur, qu'elle chérit le frère.
Mais quand je vous revois, au gré de nos souhaits,
Épouse de Philippe et reine des Français,
Ouvrez-moi votre cœur ; ce brillant hyménée,
En flatant notre orgueil, vous rend-il fortunée ?
Philippe est, je le sais, sage, religieux,
Sensible... de l'Europe il a fixé les yeux ;
Mais souvent une épouse, hélas ! pleure en victime,
Dans les bras d'un époux qu'on aime et qu'on estime,
Et quand de son bonheur son cœur semble enivré,
Trouve un époux ingrat dans un prince adoré.

M A R I E.

Non, contre sa vertu, de vous seul peu connue,
Votre âme (pardonnez) est encor prévenue.
Avec vous, quelquefois, peut-être contre vous,

ACTE I. SCÈNE I.

3

Des droits de sa couronne il se montra jaloux,
Et ne voyant en lui qu'une injustice extrême,
Vous devenez, mon frère, injuste envers lui-même.
Mais on n'a jamais vu l'épouse d'un grand roi
Plus chère à son époux, plus heureuse que moi.
Un fils lui reste encor de la reine Isabelle;
Il n'a pu remplir seul son âme paternelle;
Père sensible et juste, il a jusqu'à ce jour,
Aux fruits d'un double hymen partagé son amour.
Chéri de chacun d'eux, à tous il s'intéresse.

LE DUC.

Mais un autre motif alarme ma tendresse.
Ce puissant favori, ce la Brosse orgueilleux
De sortir d'un vil sang, d'être grand sans ayeux,
Doit craindre vos vertus, et s'indigne peut-être
De vous voir partager la faveur de son maître.

M A R I E.

Du moins s'il me regarde avec des yeux jaloux,
Il a su dans son cœur enfermer son courroux.
Mais il me voit sans doute avec indifférence;
Il sait où j'ai borné mes vœux, mon espérance;
Je voulus, quand le ciel m'eut daigné couronner,
Plaire au cœur de Philippe, et non le gouverner;
Et quand de mon amour, le sien fut le salaire,
Toute autre ambition me devint étrangère.
Eh! qu'ai-je à désirer? le ciel voulut encor
Me donner une amie en la jeune Elénor.

A 2

4 M A R I E D E B R A B A N T.

Cette Beauté qui vit, à sa seizième année,
S'éteindre après six mois le flambeau d'hyménée,
Près de moi vient couler, dans un tendre lien,
Des jours dont le bonheur ajoute encore au mien,
M'aime, j'ose le croire, autant qu'elle m'est chère;
Et dans son tendre cœur je retrouve mon frère.

L E D U C.

Que par cet entretien je me sens rassuré!
Mais j'en avois besoin. Le roi, je l'avoûrai,
Avoit, par sa rigueur, injuste ou légitime,
Perdu mon amitié, sans perdre mon estime;
Mais, par plus d'injustice eût-il blessé mon cœur!
Je lui pardonne tout, s'il fait votre bonheur.
Un devoir a remplir près de lui me rappelle.
Adieu, puisse le sort, à vos desirs fidèle,
Protéger un hymen qu'il a su rendre heureux!



ACTE II. SCÈNE I.

5

SCÈNE II.

MARIE, *seule.*

Non, je n'ai plus, ô ciel, à former d'autres vœux.
Du bonheur le plus pur mon âme est enivrée;
Tu ne peux l'augmenter, prolonge sa durée.
Mais un trouble, qu'en vain je cherche à repousser,
D'un sinistre avenir semble me menacer...
Ah! sans doute qu'instruit de l'humaine foiblesse,
Dieu pour nous préserver d'une coupable ivresse,
Imprime au bonheur même une utile frayeur,
Comme il mit l'espérance à côté du malheur.
Ce matin même encor, tantôt, un trouble extrême...
En embrassant mes fils, des pleurs malgré moi-même,
Sont venus se mêler à des transports si doux!.....
Mais le roi vient.

SCÈNE III.

PHILIPPE, MARIE.

PHILIPPE.

Madame, avant que d'être à vous,
Déjà, vous le savez, un premier hyménée
Avait à d'autres nœuds soumis ma destinée;

A 3

6 M A R I E D E B R A B A N T.

J'étois père ; ce titre auguste et révé­ré,
 Pour votre époux sans doute est un devoir sacré,
 Et dût-il à votre âme en coûter un murmure,
 Mon cœur , avant l'amour , doit servir la nature.
 Mais vous n'êtes jamais ces sentimens jaloux,
 Tourment d'une marâtre , et si peu faits pour vous.
 Plus votre tendre cœur sent l'amour d'une mère,
 Plus il doit m'affermir dans les devoirs d'un père ;
 Et vous applaudirez à l'honneur souverain
 Qu'à l'aine de mes fils , va décerner ma main.
 Louis doit voir enfin fixer sa destinée ;
 Il touche aux derniers jours de sa douzième année ;
 Je veux , par un usage , en ces lieux adopté ,
 Qu'à ses futurs sujets mon fils soit présenté ,
 Et qu'héritier du trône , il reçoive un hommage ,
 De leur amour pour lui la promesse et le gage.

M A R I E.

Ce projet est bien digne et d'un père et d'un roi.
 Dicté par la nature , il est sacré pour moi ,
 Et me fait un bonheur d'un devoir nécessaire.
 Au frère de mes fils je dois servir de mère.
 Ah ! puisse-t-il un jour , à ses nouveaux sujets
 N'imposer , comme vous , que le joug des bienfaits !
 Puisse-t-il , à son tour , tendre époux , heureux père ,
 Léguer de vos vertus la gloire héréditaire ,
 Et revivre en des fils dignes d'être à-la-fois
 Les bienfaiteurs du peuple , et l'exemple des rois !

ACTE I, SCÈNE IV.

PHILIPPE.

Ah! je vous reconnois, vertueuse Marie!

(*A quelqu'un de sa suite.*)

Allez, préparez tout pour la cérémonie;
Que le peuple et les grands, en couronnant Louis,
Demain rendent hommage à l'héritier des lys.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE DES GARDES,
PHILIPPE, MARIE.

LE CAPITAINE, *avec beaucoup de trouble.*

Sire!...

PHILIPPE.

Quel trouble! eh bien, que venez-vous m'apprendre?

LE CAPITAINE.

Le plus grand des malheurs pour un père aussi tendre,
De vos augustes fils, sire...

PHILIPPE.

Achevez.

LE CAPITAINE.

L'ainé....

N'est plus.

PHILIPPE

Ciel!

MARIE DE BRABANT;

MARIE.

Il est mort!

LE CAPITAINE.

Il meurt empoisonné.

(Philippe tombe accablé dans un fauteuil.)

PHILIPPE.

Quel revers foudroyant! il m'étonne et m'accable.
O quel songe enchanteur! quel réveil effroyable!...
Ma force m'abandonne... Allez, daignez au moins
Aider mon foible cœur, en acquitter les soins,
Dénoncer le forfait, et hâter la vengeance.
De mon peuple en ce jour je fuirai la présence;
Je suis toujours son roi, j'en ai fait le serment;
Mais qu'il me laisse au moins être un moment,

SCENE V.

PHILIPPE, MARIE.

PHILIPPE.

Être père! ô douleur! c'est le courroux céleste
Qui m'avoit accordé ce nom cher et funeste.

MARIE.

Hélas! sire, mon cœur, dans la douleur plongé,
Pour consoler vos maux, en est trop affligé.

ACTE I, SCÈNE V.

Eh! pourrois-je en effet, dans ce malheur extrême,
Combattre vos ennuis! J'y succombe moi-même;
Et n'ayant pu du sort détourner le courroux,
Je ne sais que vous plaindre et pleurer avec vous.

PHILIPPE.

A Louis, à mon fils, la lumière est ravie!
Ciel! et c'est le poison qui termine sa vie!
Quand j'ai, pour mes sujets, tout fait, tout entrepris,
Quand je leur sers de père, ils m'arrachent mon fils!

(Se levant avec emportement.)

Quoi! parmi vous, Français, peuple doux et fidèle,
Parmi vous, dont toujours et l'amour et le zèle
Font envier ce trône aux autres potentats,
Le crime a pu trâmer d'aussi noirs attentats!
Un traître, sous nos yeux, d'une main forcénée,
A, du fils de vos rois, tranché la destinée,
Et ce traître, plus vil qu'un infâme assassin,
Et ce monstre, Français, est né dans votre sein!...
O, reine, en tous les tems à mon amour si chère,
Combien le vôtre hélas! me devient nécessaire!
Ayez pitié d'un roi, d'un père malheureux;
Ouvrez-moi votre sein sensible et généreux;
Contre le désespoir, c'est mon unique asile.

MARIE.

A tous vos vœux, hélas! mon cœur toujours docile,
Dut souffrir avec vous, avec vous être heureux.
Eh! pourrois-je trouver ce devoir rigoureux!

10 MARIE DE BRABANT;

Celle qui partagea vos grandeurs souveraines,
Après tant de bonheur, peut partager vos peines.

PHILIPPE.

Mais d'un nouvel effroi tous mes sens sont frappés.
Du même piège encor, vos fils enveloppés. . .
Dieu! si le même bras, de notre sang avidel . . .
Veillez sur eux, courez; que le lâche homicide,
Si sur eux il étend ses projets criminels,
Les trouve tout couverts de vos yeux maternels,

(Marie sort.)

SCENE VI.

PHILIPPE, seul.

Dieu! l'auteur de mes jours, vengeur de ta querelle;
Fut des héros chrétiens le chef et le modèle.
Comme le sien, mon cœur est soumis à ta loi;
Je règne sur mon peuple, et tu règnes sur moi;
Je le sais, quelque orgueil qu'inspire un diadème,
Le premier des mortels n'est qu'un mortel lui-même;
Mais ne devois-tu pas, Dieu juste, Dieu vengeur,
A ma constance au moins mesurer mon malheur?



SCÈNE VII.

LA BROSSE, PHILIPPE.

LA BROSSE.

Sire, je vous dois tout, à vos douleurs amères
Nul aussi n'a donné des larmes plus sincères.
Mais un nouveau motif ajoute à mon effroi;
Il m'amène vers vous; faites taire, grand roi,
Un bruit sinistre, affreux, qui vient de se répandre.

PHILIPPE.

Eh! quel bruit?

LA BROSSE.

Sans horreur vous ne pourrez l'apprendre;
On a su que le prince avoit fini ses jours;
On sait que le poison en a tranché le cours;
On ose accuser...

PHILIPPE.

Qui?

LA BROSSE.

La reine.

PHILIPPE.

O ciel!

12 MARIE DE BRABANT.

LA BROSSE.

Moi-même,
J'ai frémi, comme vous, de ce hardi blasphème.

PHILIPPE.

Eh! quel en est l'auteur?

LA BROSSE.

Sire, il n'est point connu;
Mais de votre palais le bruit en est venu.

PHILIPPE.

Et l'on adopteroit ce récit effroyable!

LA BROSSE.

Un bruit calomnieux est souvent vraisemblable.
Ce forfait qu'à la reine impute un délateur,
Est loin de sa pensée, et plus loin de son cœur;
Mais ce qui, malgré nous, peut le rendre croyable,
C'est qu'à ses intérêts il devient favorable.
Fruit d'un premier hymen, on sait trop que Louis,
En arrivant au trône, en écartoit ses fils;
Et qu'à ce diadème, usurpé par le crime,
Sa mort va leur laisser un titre légitime.
Ainsi ce faux récit, par la fourbe adopté,
Peut donner au mensonge un air de vérité,
Flétrir la vertu même; et l'honneur, la prudence
Vous prescrit d'étouffer ce bruit dans sa naissance.

ACTE I. SCÈNE VII.

47

PHILIPPE.

Ainsi mon peuple ingrat console mes douleurs!
Ils me font, les cruels, d'autres sujets de pleurs,
Et loin de la fermer, déchirent ma blessure!

LA BRO SSE.

Il n'est qu'un seul moyen d'arrêter l'imposture;
Découvrons le coupable; et que son sang versé
Venge ainsi la nature, et l'honneur offensé.

PHILIPPE.

J'en vais prendre le soin; le malheur et le crime
M'ont fait de la vengeance un devoir légitime.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LA BRO SSE, ARNOULD,

(*qui étoit resté dans le fond du théâtre.*)

LA BRO SSE.

C'est traîner trop longtems un espoir incertain,
Arnould; enfin ce jour va fixer mon destin.

ARNOULD.

Quoi! vous, le favori de Philippe!... Ah! sans doute,
Votre sort ne peut plus être incertain.

Ecoutez :

Né dans le dernier rang et dans la pauvreté,
 Toujours ce souvenir a nourri ma fierté.
 Qu'un grand pare son nom d'une antique noblesse;
 De ma naissance, moi, je vante la bassesse.
 Pour sortir du néant, il leur faut des ayeux;
 Seul, j'atteins des grandeurs le sommet orgueilleux,
 Et crois que les honneurs sont un foible héritage,
 Lorsqu'avec tant d'ayeux il faut qu'on le partage;
 Ils sont en héritant du rang où je parvien,
 L'ouvrage de leur nom, je suis l'auteur du mien.
 Mais bien que de mon roi recueillant les largesses,
 J'aie acquis, sans leur nom, leur rang et leurs richesses;
 Bien qu'il ait cru déjà combler tous mes souhaits,
 Il me laisse, comme eux, au rang de ses sujets....
 Tu sauras tout, Arnould; mais apprens qu'à la reine
 Je dois sur-tout, je dois une éternelle haine.
 Déjà depuis longtems, soit projet, soit erreur,
 D'un déplaisir mortel elle a blessé mon cœur,
 Et dans l'esprit du roi son pouvoir me balance;
 Vois si je dois sur elle appeller la vengeance!

ARNOULD.

Quel est donc ce secret, seigneur? vous m'étonnez.
 Vous haïssez la reine, ô ciel! et vous venez
 De la défendre ici; vous!...

LA BROUSSE.

Quelle erreur t'abuse!

Moi, la défendre, ami! c'est moi seul qui l'accuse.

Moi seul, dis-je ! ce bruit, qu'à l'instant même au roi
 Ma bouche a dénoncé, n'est semé que par moi.
 Assez longtems la reine a bravé ma colère;
 Des maux qu'elle m'a faits rendons-lui le salaire.
 Mon fils, pour un forfait imprudemment commis...,
 A ce souvenir seul, malgré moi, je frémis !
 La reine, qui d'un mot, eût fléchi la justice,
 Se tut ; l'infortuné fut conduit au supplice.
 Hors des loix de l'hymen il avoit vu le jour ;
 Et l'aveu de ce fils, objet de mon amour,
 En soulevant du roi la pitié timide,
 Menaçoit ma faveur d'une chute rapide ;
 Je dévorai ma rage. Enfin l'occasion
 M'offre à venger un fils et mon ambition ;
 Et quand mon intérêt demande une victime,
 Qu'importe le moyen, injuste ou légitime ?
 L'ardente ambition, enfant, vint me saisir ;
 J'avois soif des grandeurs. Libre encor de choisir,
 Du crime, des vertus, je pesai l'influence ;
 Et la vertu, peut-être, eût eu la préférence ;
 Mais je la vis traîner un sort triste et honteux.
 Eh ! pour qui, réponds-moi, serois-je vertueux ?
 L'homme vaut-il qu'on daigne à ses yeux le paroître ?
 On le méprise trop quand on sut le connoître ;
 Crois qu'il est trop pervers pour qu'on puisse l'aimer,
 Trop vil pour qu'on aspire à s'en faire estimer.

ARNOULD.

Mais si quelque soupçon malgré vous se réveille,

Pourrez-vous....

LA BRO SSE.

Oui; du roi j'ai le cœur et l'oreille;
 Son cœur est bon, sensible, Arnould; et la bonté
 Fut toujours un penchant vers la crédulité.
 Il m'a, par sa faveur, armé contre lui-même;
 On sait que je peux tout, par son pouvoir suprême;
 Et des grands que je hais, mon crédit envié
 Fait taire devant moi leur vaine inimitié;
 Je comble tous les miens d'honneurs et de richesse,
 Dons de ma politique, et non de ma tendresse;
 Pour aider mon pouvoir par un pouvoir rival,
 Mon frère tient de moi le sceptre épiscopal;
 Et le fils de ma sœur, à mes vœux si fidèle,
 D'Arméry, dont le cœur reste sous ma tutelle,
 Par un illustre hymen que j'ai conclu pour lui,
 D'un monarque étranger, va m'assurer l'appui.

ARNOULD.

D'Arméry, dont vos soins ont gouverné l'enfance,
 Joint l'amitié sans doute à la reconnaissance.

LA BRO SSE.

D'autres motifs encor confirment mon espoir.
 D'un fidèle sujet remplissant le devoir,
 J'ai bien servi l'état au conseil, à l'armée;
 D'heureux soins, des exploits, fondent ma renommée;
 Ce n'est pas qu'à mes vœux enchaînant l'avenir,
 Sans danger au succès je pense parvenir;

Ja

ACTE I. SCÈNE VIII.

17

Je sais combien la reine, et l'amour qu'elle inspire,
 Dans le cœur de Philippe ont conservé d'empire;
 Oui, le sort peut me vaincre, il peut me consumer
 De la foudre qu'ici mon bras vient d'allumer;
 Mais, va, pour mon orgueil le péril a des charmes,
 Loin de moi tout succès usurpé sans alarmes!
 Du moins aux ennemis que j'aurai combattus,
 Opposons le courage, au défaut des vertus.
 Viens, suis-moi; pour grossir la nouvelle semée,
 De mensonges nouveaux chargeons la renommée;
 Et que ce jour décide enfin, après le roi,
 Qui doit régner ici de la reine ou de moi.

Fin du premier acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, LA BRO SSE.

LA BRO SSE.

Sire, un vieux serviteur, que ces lieux ont vu naître,
A surpris le secret que vous voulez connaître.

PHILIPPE.

Un vieillard, dites-vous?

LA BRO SSE.

Un des obscurs humains
Qu'aux vulgaires emplois attachent leurs destins,
Connu dans ce palais par sa franchise austère.
Il a vu, par hasard, cet odieux mystère;
Et, quoique sans péril, il ne puisse parler,
En fidèle sujet, il veut tout révéler.

PHILIPPE.

A-t-il nommé l'auteur de ce complot funeste?

LA BRO SSE.

C'est tout ce qu'il a dit; il se tait sur le reste;
Il cache obstinément son secret à ma foi,
Et ne le peut, dit-il, confier qu'à son roi.

ACTE II. SCENE I.

19

Peut-il se présenter à vos yeux ?

PHILIPPE.

Oui, qu'il vienne.

(*La Brosse s'approche de la coulisse.*)

O dieu ! quelle infortune est égale à la mienne ?

Quel douloureux emploi me garde l'avenir !

Des malheurs à pleurer, des crimes à punir !

SCÈNE II.

UN VIEILLARD, PHILIPPE LA BROSSE.

LA BROSSE, *au vieillard.*

Vieillard, le roi veut bien, de ta bouche fidelle,
Oùir la vérité que lui promet ton zèle.

LE VIEILLARD.

La vérité terrible.

(*Témoignant au roi qu'il ne veut point
parler devant La Brosse.*)

A vous seul aujourd'hui

Je voudrois...

PHILIPPE.

Non ; tu peux t'expliquer devant lui.

LE VIEILLARD.

Non loin du grand portique, en un lieu solitaire,
Qu'on n'habite jamais, qu'un jour douteux éclaire,

20 MARIE DE BRABANT,

Pour un soin domestique hier j'étois entré.
Tout-à-coup on s'arrête au seuil plus éclairé.
On ne pouvoit me voir ; assez près pour entendre ,
J'écoutois ; ce discours, que je ne pus comprendre ,
A mon oreille, sire, est soudain parvenu :
» Suis-je servie enfin ! »

LA BROSSE.

Mais as-tu reconnu
Ceux qui parloient ainsi ?

LE VIEILLARD.

Je distinguois sans peine.
L'un est un inconnu.

LA BROSSE.

L'autre ?

LE VIEILLARD.

C'étoit la reine.

LA BROSSE, *d'un ton brusque et dur.*
Audacieux ! quel nom ?... tant de témérité...

LE VIEILLARD.

Attendez-vous de moi, sire, la vérité ?

PHILIPPE, *dans le plus grand trouble.*
Oui..... parle.

LA BROSSE, *durement.*

Prends bien garde à ce que tu vas dire ;
Songe que le respect...

ACTE II. SCÈNE II.

21

LE VIEILLARD.

La reine a repris, sire :

« Es-tu sûr du succès? — Oui, madame; ma main
» Attendroit du fer même un effet moins certain. »

(*Le roi tombe accablé dans un fauteuil.*)

LA BROSSÉ, *de même.*

Tu prétends?... Sire, il faut... Ah! si la calomnie...

PHILIPPE.

Ciel! ô ciel!

LA BROSSÉ.

Songe bien qu'il y va de ta vie.

De ton fatal récit crains le terrible effet.

LE VIEILLARD.

(*Aux genoux du roi.*)

J'ai dit la vérité. — Sire, mon seul forfait,
C'est d'avoir fait si tard un aveu nécessaire;
Mais l'événement seul m'avertit et m'éclaire;
Et devant vous enfin si j'ai tout déclaré,
C'est que ce noir complot, ce forfait abhorré,
Pourroit d'un plus grand crime être l'apprentissage;
Votre propre danger inspire mon courage.
Sire, j'ai tout prévu; je sais que ce discours,
Au plus grand des périls doit exposer mes jours;
Qu'en parlant je me livre aux traits de la vengeance;
Mais j'étois criminel en gardant le silence.

PHILIPPE.

Laisse-moi, malheureux!



SCÈNE III.

PHILIPPE, LA BRO SSE.

PHILIPPE.

Quelle étoit mon erreur !
Je me croyois tantôt au comble du malheur !

LA BRO SSE.

Mon esprit effrayé d'une trame si noire,
Ne peut la réfuter, et refuse d'y croire.

PHILIPPE.

A mon malheureux fils on a ravi le jour !
Et la reine, une épouse, objet de tant d'amour !...
Eh bien, puisqu'on le veut, imitons leur furie ;
Vengeons l'humanité ; que le crime s'expie.

LA BRO SSE.

Sire, qu'ordonnez-vous ?

PHILIPPE, *avec désordre.*

Ce que j'ordonne ! eh ! quoi !
Quel ordre attendez-vous ? qu'espèrent-ils de moi ?
Faudra-t-il que ma rage, aliment de leur joie,
Leur donne à dévorer une seconde proie ?
A force de trépas, leur avide fureur
Veut-elle se frayer un chemin vers mon cœur ?
Après la mort d'un fils, dois-je pour leur salaire,
Les abreuver du sang d'une épouse si chère !...

Si chère ! qu'ai-je dit ? Si de ce crime affreux...

LA BRO SSE.

Ah ! peut-être, éclairant ces projets ténébreux....

PHILIPPE.

D'un crime ! jusqu'ici sa vertu fut connue.
On vient de l'accuser ; est-elle convaincue ?
Un témoin a parlé ; mais a-t-il en effet
Du jour de l'évidence éclairé son forfait ?
Sais-je si ce témoin, servant la perfidie ,
N'a point fait , par sa voix , parler la calomnie ?...
Je veux le voir encor , je veux l'interroger.
Par la foi du serment s'il ose s'engager ,
Sa voix qui pèse encor sur mon âme flétrie ,
Peut être achevera de m'arracher la vie.

LA BRO SSE.

Sire...

PHILIPPE.

Non , laissez-moi ; dans l'état où je suis ,
Vouloir me consoler , c'est combler mes ennuis.

(Il sort.)



SCENE IV.

LA BRO SSE, *seul.*

Le premier pas est fait, et tout doit en dépendre.
D'Arméry ne vient point; il faut ici l'attendre;
Mais ne lui confions encor de mes secrets,
Que ce qu'il doit savoir, pour servir mes projets.
Il vient.

SCENE V.

D'ARMÉRY, LA BRO SSE.

LA BRO SSE.

Après les soins donnés à votre enfance,
Puis-je compter sur vous?

D'ARMÉRY.

Ce doute est une offense.

LA BRO SSE.

Écoutez; je jouis de la faveur du roi;
Je suis son chambélan; ce titre, jusqu'à moi,
Fut des chefs de l'Etat le superbe apanage.
De ces dieux du hasard j'ai conquis l'héritage.
Mais que puis-je espérer de mes jaloux rivaux?
Les égards de la crainte, et de secrets complots.

Prévoyant, si le sort, à leurs desirs propice,
De ma fortune un jour renversoit l'édifice,
Qu'ils feroient succéder, en foulant mes débris,
A leur perfide hommage, un orgueilleux mépris;
J'armai chacun des miens pour vaincre la tempête;
Lés biens et les honneurs s'amassent sur leur tête;
Vous-même, jeune encor, favorisé comme eux,
Vous marchez à grands pas, et bientôt à vos vœux
J'ouvre un nouveau chemin de fortune et de gloire.

D'ARMÉRY.

Vos bienfaits ont rempli mon cœur et ma mémoire.

LA BRO SSE.

J'obtiens enfin pour vous un hymen glorieux,
Dont même un fils de roi pourroit être orgueilleux.

D'ARMÉRY, *à part*.

Ciel!

LA BRO SSE.

Le roi des Anglais, Edouard daigne encore
Ajouter aux bienfaits dont mon prince m'honore;
Il vous accorde Emma, qui belle et d'un haut rang,
Y joint encor l'honneur de sortir de son sang.

D'ARMÉRY, *à part*.

Ah! ma chère Elénor!

LA BRO SSE.

Quoil...

D'ARMÉRY, *avec embarras.*

Mon âme étonnée....

Ne voit qu'avec frayeur... un si grand hyménée....

LA BRO SSE.

D'Arméry, songez bien, que peu faite aux rigueurs,
 La fortune, deux fois, n'offre point ses faveurs.
 Au plus bel avenir vous renoncez peut-être.
 Eh! qui sait pour quel rang le destin l'a fait naître?
 L'active fermeté des maires du palais,
 Seule fonda leurs droits au trône des Français;
 Et des rois fainéans, endormis sur le trône,
 La molesse, à leurs pieds, vit tomber la couronne.

D'ARMÉRY.

Je vois sans nul mépris, ainsi que sans frayeur,
 Une ambition sage, et qu'approuve l'honneur.
 Mais pourquoi faudra-t-il enfin que l'hyménée
 Puisse seul aujourd'hui régler ma destinée?
 Votre utile amitié, mon zèle et ma valeur,
 Peuvent seuls me conduire à la gloire, au bonheur.

LA BRO SSE.

Non, il faut, par les nœuds d'une auguste alliance,
 D'un crédit étranger étayer ma puissance.
 Tout devient incertain, tout, et ce jour de deuil,
 Des plus puissans partis peut devenir l'écueil.

(Confidemment.)

Vous savez que l'on pleure une grande victime?
 On prétend que la reine est seule auteur du crime.

ACTE II. SCÈNE V.

27

D'ARMÉRY.

Dieu! la reine! et ce crime est!...

LA BRO SSE.

Oui; tout aujourd'hui
Sembler forcer le roi d'y croire malgré lui :
Un témoin qui prévoit, qui brave la vengeance ;
La reine dont ce crime augmente la puissance ;
Un sceptre qu'elle acquiert, qu'elle assure à ses fils...
Et dans quel tems encore a-t-on frappé Louis ?
Quand sa main saisissant la grandeur souveraine,
Sembloit déshériter les enfans de la reine.
Je vous laisse un moment rêver en liberté
Au projet qu'à mon cœur la sagesse a dicté.
Sachez craindre une fois votre inexpérience,
Et croire à l'amitié qu'éclaire la prudence.

SCÈNE VI.

D'ARMÉRY, *seul.*

Quoi! je pourrais penser, qu'adorée en tous lieux,
La reine a consommé ce forfait odieux !
Quoi! l'aimable Elénor, que j'adore, qui m'aime,
Il faudroit l'oublier!... On vient; c'est elle-même.
Ah! cachons-lui du moins à quels nœuds en ce jour
L'injuste ambition condamnoit mon amour ;
Que ce fatal secret reste au fond de mon âme.



SCENE VII.

ÉLÉNOR, D'ARMÉRY.

D'ARMÉRY, *allant au-devant d'Élénor.*

Vous ne me cherchiez pas ; me fuyiez-vous, madame ?
En vous voyant ici, mon bonheur imparfait
Est un heureux hasard, et non pas un bienfait.
Sans le vouloir, madame, ai-je pu vous déplaire ?

ÉLÉNOR.

Non, jamais, d'Arméry. Mon cœur n'a pu vous taire
Des sentimens, hélas ! trop longtems combattus.
Ce cœur, vous le savez, sensible à vos vertus,
De nos rangs inégaux franchissant la distance,
Nourrit beaucoup d'amour et bien peu d'espérance.
Veuve d'un jeune époux au trône destiné,
D'un austère devoir mon sort est enchaîné ;
Et, né d'un sentiment si pur, si légitime,
Aux yeux d'un vain orgueil mon amour est un crime.
Mais croyez qu'Élénor, qui, par un souverain,
Verroit en vain briguer et son cœur et sa main,
Du nom de votre épouse avec orgueil parée,
Voudroit vivre avec vous, loin du trône ignorée.

D'ARMÉRY.

Adorable Élénor ! ah ! de quelle douceur
Votre voix consolante a pénétré mon cœur !

ACTE II. SCÈNE VII.

49

Mais quel effroi se mêle à ce tendre sourire!
Vous me rendez heureux, et votre âme soupire!

ELÉNOR.

Hélas! en ce moment, tout mon cœur effrayé
Oublioit son amour pour servir l'amitié.
La reine est alarmée, et témoin de ses larmes,
J'allois à son époux exprimer ses alarmes.
L'heure est déjà passée, où le roi, chaque jour,
Pour sa femme et ses fils se dérobe à sa cour,
Et cherchant dans leurs bras un plaisir solitaire,
Goute en paix le bonheur et d'époux et de père.

D'ARMÉRY.

Ciel! elle attend Philippe! elle croit qu'à ses yeux!...
Et vous ignorez, vous, un bruit qui dans ces lieux!...

ELÉNOR.

D'Arméry, quel est donc ce trouble involontaire?
Ces regards, ces soupirs cachent quelque mystère.
Au nom de notre amour, parlez, quel est ce bruit?

D'ARMÉRY.

On a su que le prince étoit mort cette nuit;
On impute au poison cette mort si soudaine;
Et l'on ose...

ELÉNOR.

Achevez.

D'ARMÉRY.

On accuse la reine.

30 MARIE DE BRABANT,

ÉLÉNOR.

On accuse la reine! ai-je bien entendu?

D'Arméry, vous croyez!...

D'ARMÉRY.

Je crois à sa vertu.

Mais du peuple souvent, contre toute apparence,
Le plus grossier mensonge obtient la confiance.

ÉLÉNOR.

Comment pourrai-je, ô ciel, me montrer à ses yeux?
Comment lui révéler ce secret odieux?

(*Appercevant la reine.*)

Ah! grand dieu! la voici. Que mon âme est émue!

SCENE VIII.

MARIE, ÉLÉNOR, D'ARMÉRY.

MARIE, *à part, en entrant.*

D'où vient qu'en ce moment le sort n'offre à ma vue
Que des fronts consternés, et des yeux qui sur moi
Attachent des regards de surprise et d'effroi?
On se tait sur les maux que ce trouble m'annonce;
Une fuite soudaine est leur seule réponse.
J'inspire donc, ô ciel! l'horreur ou la pitié!

(*Voyant Éléonor et d'Arméry.*)

O vous, quantour de moi rassemble l'amitié,
Elénor, d'Arméry, que faut-il que je pense?
Quelle est cette frayeur qu'inspire ma présence?

ACTE. II. SCÈNE IX.

31

ELÉNOR, *embarrassée et tremblante.*

Madame... en ce palais... dans cet horrible jour...
La terreur...

MARIE.

D'Arméry, répondez sans détour.

D'ARMÉRY.

(*A part.*)

(*Haut.*)

Que lui dire, grand dieu! Dans ce désordre extrême...
Moi-même consterné...

MARIE.

Ciel! eh quoi! sur vous-même
Ma funeste présence!... ah! parlez... quoi! tous deux
Vous détournez de moi vos regards douloureux!
Vous vous taisez! cruels! au trouble abandonnée...

ELÉNOR, *en sortant.*

O mystère effrayant!

D'ARMÉRY, *de même.*

O reine infortunée!

SCENE IX.

MARIE, *seule.*

Vous me fuyez! hélas! de quel affreux malheur
Ce terrible silence est-il l'avant-coure!

Tout semble, en me voyant, s'attendrir ou me craindre.
Je suis donc bien coupable, ou je suis bien à plaindre!

On veut qu'en ce moment j'attende ici le roi !
 Il défend que mes fils s'y trouvent avec moi !
 Pourquoi cette nouvelle et triste prévoyance ?
 Ne desire-t-il plus, ou craint-il leur présence ?
 Pent-il à ses enfans envier aujourd'hui
 La funeste douceur de pleurer avec lui ?
 Par l'excès des douleurs son âme est-elle aigrie ?
 Ne voit-il plus ses fils dans les fils de Marie ?

SCENE X.

PHILIPPE. MARIE.

PHILIPPE, à part.

C'en est fait ; et mon cœur à l'espoir est fermé.
 Par la foi du serment son crime est confirmé !...
 (*Appercevant Marie, et s'approchant d'elle.*)
 Quoi ! malgré son forfait, j'éprouve en sa présence
 Ce calme que l'on goûte auprès de l'innocence !

MARIE.

Le cri de vos douleurs a passé jusqu'à moi,
 Ce malheur...

PHILIPPE.

Est affreux ; il inspire l'effroi ;
 Il trouble la raison, fait frémir la nature.

MARIE.

Si rien ne peut encor guérir votre blessure,

Le

Le ciel daigna vous faire un cœur religieux ;
Que vers l'Être suprême...

PHILIPPE, *indigné.*

Elle invoque les cieux!

M A R I E.

Juste quand il punit, et quand il récompense,
Il peut redemander un fils que sa clémence....

PHILIPPE, *d'un air farouche.*

Un fils! je l'ai perdu ; le crime l'a frappé ;
Des ombres du trépas il est enveloppé ;
Une main parricide, un monstre sanguinaire...
(*Tombant dans son fauteuil.*)

Ciel!

M A R I E.

Quels que soient vos maux, le ciel dans sa colère
N'a point tari pour vous la source du bonheur ;
La nature et l'amour peuvent dans votre cœur...

PHILIPPE.

Que parlez-vous d'amour? Je cherche la vengeance.

M A R I E.

Oui, le ciel vous la doit ; du sang de l'innocence
Sans doute que vers lui le cri s'est élevé ;
Vous trouverez l'auteur du crime.

PHILIPPE, *vivement et en se levant.*

Il est trouvé.....

C

(*Moins vivement.*)

On le désigne au moins... et malgré ma colère,
A ma justice encor puisse-t-il se soustraire !
Mais la fuite peut seule en détourner les coups ;
Seule trompant les vœux d'un trop juste courroux ,
Elle peut l'arracher au plus honteux supplice.
Un remords seul , du ciel désarme la justice ;
Mais la justice humaine est sourde au repentir.

M A R I E.

Même au coupable, hélas ! vous daignez compâtiť !

PHILIPPE, *s'approchant de Marie, et avec la plus grande tendresse.*

Oui, qu'il quitte ces lieux, où la loi vengeresse
Va changer son trépas en publique allégresse.
C'est moi qu'il a comblé d'un éternel ennui ;
Et c'est moi qui prétends le sauver aujourd'hui.
Du plus ardent courroux je me croyois capable ;
Je me croyois certain de haïr le coupable ;
Mais pour mon foible cœur, son juste châťiment,
Loin d'adoucir mes maux, est un nouveau tourment.
Si je venge mon fils, j'ai la triste assurance
De pleurer à-la-fois sa mort et sa vengeance.
Que l'auteur de mes maux, dont je deviens l'appui,
Ait pour moi la pitié que mon cœur sent pour lui ;
Qu'il fuie ; et j'oublierai que Dieu dans sa colère
M'a fait roi... j'oublierai... même que je suis père.

M A R I E.

Ah! loin de l'oublier, que ce doux souvenir
Oppose, aux maux présens, l'espoir de l'avenir;
Qu'il fasse à vos douleurs luire encor l'espérance.
Il vous reste des fils dont la douce innocence...

P H I L I P P E, *avec trouble et emportement.*

Je vous entends, madame; il me reste des fils,
Des fils qui survivront au malheureux Louis!
Même avant que la tombe ait caché la victime,
On songe à leur livrer ce qu'usurpa le crime;
Pour eux il s'est armé dans l'ombre de la nuit;
On brûle de les voir en partager le fruit.
Mais souvent, trop avide, on a perdu sa proie;
Je peux troubler encor cette barbare joie;
Je peux faire avorter ce criminel effort;
Et sous un bras vengeur...

M A R I E.

Quel trouble! quel transport!
Votre cœur égaré....

P H I L I P P E.

Le vôtre est-il paisible?

M A R I E.

Eh! peut-il l'être, hélas! peut-il être insensible
Au trouble, à la terreur qui, maîtres de vos sens?....

P H I L I P P E.

Ah! vous les augmentez, vous comblez mes tourmens.

M A R I E.

Quel mélange effrayant de douleur, de colère!...
Ah! parlez; quel est donc ce terrible mystère?
Puis-je?...

P H I L I P P E.

Il va s'éclaircir, madame; laissez-moi.

M A R I E.

Moi, vous abandonner dans ce moment d'effroi!...

P H I L I P P E.

Laissez-moi.

M A R I E, *en sortant.*

Dieu, jadis pour moi plein de clémence,
Dois-je à d'autres malheurs préparer ma constance?

(*Elle sort.*)

S C E N E X I.

P H I L I P P E, *seul.*

Quels combats déchirans! A son aspect, mon cœur
Tressaille tour-à-tour de tendresse et d'horreur.
Oublierai-je qu'ici mon fils fut sa victime?
Ciel! anéantis donc mon amour ou son crime.



SCÈNE XII.

LE DUC DE BRABANT, PHILIPPE.

LE DUC.

Un outrageant discours, dont j'ai plus d'un garant,
Vient de m'indigner, sire, autant qu'il me surprend.

PHILIPPE.

A l'insulte, au malheur, nul rang ne peut soustraire.
Mais qui peut vous braver? quel est le téméraire?...

LE DUC.

Vous-même, sire.

PHILIPPE, *avec fierté.*

Moi!

LE DUC.

Du plus noir des forfaits

Vous accusez la reine; et certes, j'espérois
Qu'un si sage monarque auroit laissé paroître
Plus d'égard pour sa femme, et pour ma sœur peut-être.
(*Avec le ton d'une ironie amère.*)

Crédule, elle exaltoit le cœur de son époux!

PHILIPPE.

Songez-vous devant qui s'exhale ce courroux?

LE DUC.

Si la reine, implorant un appui nécessaire,
Perd en vous un époux, je suis toujours son frère.

38 MARIE DE BRABANT,

PHILIPPE.

Oui, duc; mais oublier mon rang et mon pouvoir;
De m'en ressouvenir, c'est me faire un devoir.
Protégez dans la reine une sœur qui vous aime;
Mais respectez en moi les droits du diadème.
Venez-vous dans ma cour pour y donner la loi?
Venez-vous sur son trône interroger un roi?

LE DUC.

On impute à Marie un crime abominable!...

PHILIPPE.

Et pensez-vous vous-même, en vous rendant coupable,
Prouver son innocence, et calmer mon courroux?
Croyez-moi, c'en est trop et pour elle et pour vous,
Que de s'offrir en butte à la double vengeance
D'un père au désespoir, et d'un roi qu'on offense.

LE DUC.

Ah! le ressentiment sans doute m'est permis;
On outrage ma sœur.

PHILIPPE.

On a tué mon fils.

LE DUC.

Mon cœur qui méconnoît la crainte et l'artifice,
Se doit tout à l'honneur.

PHILIPPE.

Le mien, à la justice.

ACTE II. SCÈNE XII.

39

LE DUC.

Et songez, qu'eussiez-vous trente rois pour vassaux,
Il est pour tous les rois un maître et des égaux.
La reine est en danger; je dois, par ma naissance...

PHILPPE.

Ou la justifier, ou garder le silence.

(Il sort.)

SCENE XIII.

LE DUC DE BRABANT, *seul.*

Tu menaces en vain; va, monarque orgueilleux,
On m'entendra par-tout, par-tout j'aurai les yeux.
Aux plus ardents efforts ton orgueil peut s'attendre;
J'ai ma gloire à venger, et ma sœur à défendre.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LA BROSSE, D'ARMÉRY.

LA BROSSE.

Il semble, d'Arméry, que du sort en courroux
 Le bras à chaque instant s'appesantit sur nous.
 Le duc a vu le roi; sa plainte trop amère
 A blessé son orgueil, irrité sa colère.
 On alloit, par son ordre, avec son délateur,
 Faire entendre la reine... Apprenez un malheur,
 Un hasard, ou peut-être; un horrible mystère:
 Par un coup imprévu, privé de la lumière,
 L'accusateur n'est plus.

D'ARMÉRY.

O ciel!

LA BROSSE.

Ainsi le roi

Voit augmenter encor son doute et son effroi;
 Et lorsqu'au délateur elle auroit pu répondre,
 La reine est accusée, et ne peut le confondre.

Mais on peut nous surprendre ; allez, dans un moment
J'irai vous retrouver dans mon appartement.

(*D'Arméry sort.*)

SCÈNE II.

LA BRO SSE, *seul.*

Heureux ou malheureux, il n'a jamais su feindre ;
Je n'en espère rien, et n'en ai rien à craindre.
Tremblez, rivaux altiers, de ma gloire envieux !
Si la reine succombe, irrité, furieux,
Le duc va détester et Philippe et la France,
Et je ferai servir sa haine à ma vengeance ;
L'Anglois va de mes soins me décerner le prix,
Et le sceptre de Guyenne en mes mains est remis.
Rien ne m'arrête alors. Ma secrète influence,
Fomentant des deux rois la mésintelligence,
Peut perdre l'un par l'autre, et peut-être à mon bras
Livrer de chacun d'eux le sceptre et les états.
On vient.



SCENE III.

MARIE, LA BRO SSE.

MARIE.

Vous avez su comment la calomnie,
Malgré ma renommée, ose souiller ma vie?
Je ne puis y penser sans frémir; et le roi
Adopteroit un bruit si peu digne de foi!

LA BRO SSE.

Tout son cœur le dément; mais tant de vraisemblance
Tient, malgré son amour, son esprit en balance.
Un témoin a parlé, madame; un délateur,
Du plus noir des forfaits vous déclare l'auteur.

MARIE.

Un témoin! quel est-il? seul a-t-on dû l'entendre?
Quand il m'ose accuser, ne puis-je me défendre?
Que tarde-t-il? qui peut le cacher à mes yeux?
L'un de nous deux brava la vengeance des cieux;
S'il dit la vérité, qu'on me mène au supplice;
Si c'est un imposteur, j'en demande justice.
Quoi! par lui seul, mon cœur vertueux jusqu'ici!...
Ma vie est un témoin qu'il faut entendre aussi.
Quand j'ai dans la vertu passé ma vie entière,
La honte vient m'attendre au bout de ma carrière!
Un seul homme, un seul mot... Ah! c'est vous aujourd'hui,
Dont j'ai cru mériter, dont j'invoque l'appui.

Je peux, sans m'abaisser, descendre à la prière ;
Je dois aimer le jour , je suis épouse et mère.
Le roi, trop prévenu, me défend de le voir ;
Je sais sur son esprit quel est votre pouvoir ;
Ah ! prêtez à mon cœur une voix éloquente.
De l'imposteur, un jour, la haine triomphante
Pourroit, comme le mien, diffamer votre honneur ;
En me vengeant de lui, méritez un vengeur.
Dites de quels regrets mon âme est déchirée,
Que j'ai besoin de vivre, et de vivre honorée ;
Rendez, en détournant un injuste courroux,
Une mère à mes fils, à moi-même un époux ;
De mon sujet enfin j'implore l'assistance ;
De votre reine osez protéger l'innocence ;
Auprès de mon époux, soyez mon défenseur.

SCENE IV.

LE DUC DE BRABANT, MARIE,
LA BROUSSE.

LE DUC, *vivement.*

Vous implorez l'appui de votre accusateur ,
Malheureuse princesse !

MARIE.

O ciel ! ainsi le crime,
De piège en piège, hélas ! me conduit vers l'abîme.
Ah ! dieu !

LA BRO SSE, *au duc.*

Vous abusez d'un rang dont la splendeur
M'imprime du respect, mais non de la frayeur.
Je pourrois de mon roi respecter le beau-frère,
Et du duc de Brabant affronter la colère;
Loin de vous, en naissant, dans la foule jeté,
Je vous égale au moins en courage, en fierté.
Pour votre auguste sœur l'amitié vous abuse;
Lorsqu'elle est accusée, est-ce moi qui l'accuse?
Croira-t-on que je puisse, au faite du bonheur,
Risquer le vil métier de calomniateur?
Non, prince; et vous deviez un peu plus de croyance
Sinon à ma vertu, du moins à ma prudence.
La reine au cœur du roi peut tout jusqu'à ce jour;
Irai-je l'attaquer dans les bras de l'amour?
Moi seul, en l'accusant, j'aurois commis un crime;
Son oppresseur bientôt deviendrait sa victime;
Et puni de mes soins, la honte et le mépris,
De mon vain attentat seroient l'unique prix.
Mais je veux vous ouvrir jusqu'au fond de mon âme:
L'intérêt de mon roi seul m'anime et m'enflâme;
Et quoique ma faveur, qui ne peut augmenter,
En offensant la reine, eût tout à redouter,
Mon cœur ligué contre elle, et de crainte incapable,
Oseroit l'accuser, s'il la croyoit coupable.

LE DUC.

L'adresse, je le vois, utile à vos succès,
Règne en votre éloquence, ainsi qu'en vos projets.

M A R I E, à *La Brosse*.

Eh! qui pourroit vers moi tourner votre colère?
A votre ambition la mienne est étrangère;
Reine, je songe à peine à ce titre pompeux;
Être épouse, être mère, eût comblé tous mes vœux.

L E D U C, d'un ton affectueux.

Allez, et, sûre au moins d'une amitié fidelle,
D'un destin plus heureux attendez la nouvelle.

M A R I E.

Eh! pourquoi m'éloigner? Vous comblez mon effroi.
Faudra-t-il que je craigne et pour vous et pour moi?

L E D U C.

Non; mais souffrez qu'ici (mon cœur vous en conjure)
Seul je puisse éclaircir notre commune injure.

S C E N E V.

LE DUC DE BRABANT, LA BROSSE.

L E D U C.

S'il est vrai qu'aujourd'hui, loin de l'encourager,
A ce hardi complot vous soyez étranger,
Je peux penser au moins, qu'en vous seul, votre maître
Trouve son confident, et son conseil peut-être.
Que fait-il? qu'attend-il? qu'ordonne-t-il enfin?

46 MARIE DE BRABANT,

LA BRO SSE.

J'ai vu son désespoir; j'ignore son dessein.

LE DUC.

Oui, j'entends; vous savez l'inspirer, et vous taire.
Mais quand daignera-t-il éclaircir ce mystère?
Eh quoi! ce sage roi, ce vertueux époux
Voudroit-il donc n'entendre et ne croire que vous?
Dirigerez-vous seul sa justice, ou sa haine?

LA BRO SSE.

Ma bouche, je l'ai dit, n'accuse point la reine.
Mais puisqu'on veut ici que ma sincérité
Cesse enfin d'adoucir la dure vérité,
Un témoin vertueux, dit-on, irréprochable,
Qui de ses yeux a vu le crime et le coupable....
A dénoncé la reine.

LE DUC,

Et viendra-t-il enfin

La convaincre à nos yeux?

LA BRO SSE.

Non, un trépas soudain....

LE DUC.

Il n'est plus! et sa voix a flétri l'innocence!
Il n'est plus! et sa mort nous ravit l'espérance
D'éclairer son aveu, de voir s'il fut dicté
Ou par la calomnie, ou par la vérité!

Pour diffamer la reine, au moment qu'il succombe,
 Il s'est donc arrêté sur le bord de sa tombe !
 Sa voix, pour cet aveu, fait un dernier effort !
 A peine a-t-il parlé, qu'on annonce sa mort !
 Mais la victoire aussi vous seroit trop aisée.
 Cet affront est connu, la reine est accusée ;
 Philippe, en adoptant ce récit imposteur,
 Epargnât-il sa vie, a flétri son honneur ;
 Qu'on produise à la France, à l'Europe incertaine ,
 Des témoins, des garans du crime de la reine ,
 Ou je crois que le roi veut, au prix des forfaits,
 Acheter . . un divorce utile à ses projets.

LA BRO SSE.

Daignez supprimer, prince, un discours qui l'offense,
 Ou je crains d'oublier qu'entre nous la naissance....

LE DUC, *vivement.*

Je l'oublierai moi-même; oui, la faveur du roi,
 J'y consens, vous élève aujourd'hui jusqu'à moi.
 La reine est outragée, et je ne veux connoître
 Pour ses accusateurs, que vous et votre maître.
 Il lui faut un soutien, il lui faut un vengeur ;
 J'ose m'en prendre au roi, le traiter d'imposteur ;
 Osez-vous dans la lice embrasser sa défense ?

LA BRO SSE.

Jusqu'au dernier soupir.

LE DUC.

J'en reçois l'assurance.

48 MARIE DE BRABANT,

Aussi bien le combat, par nos loix adopté,
Nous peut seul aujourd'hui montrer la vérité.

LA BRO SSE.

J'en vais parler au roi ; sans doute ma prière
Obtiendra que pour nous on ouvre la barrière.

LE DUC, *s'approchant de La Brosse, et d'un
ton ironique.*

N'allez point par prudence.... ou par humanité,
Contre votre valeur armer sa pitié,
Inspirer à ce roi sensible et débonnaire
La peur de voir couler le sang de son beau-frère.

LA BRO SSE.

Prince, pour ce combat qu'avec orgueil j'attends,
Je n'ai pas dû m'armer de discours insultans ;
Mais jaloux de vous vaincre, et non de vous confondre,
C'est, le glaive à la main, que je dois vous répondre.
Je prétends vous combattre, et non vous réfuter.

LE DUC.

J'attends donc le combat.

LA BRO SSE.

Vous pouvez y compter.



SCÈNE VI.

SCENE VI.

ARNOULD, LA BROUSSE.

ARNOULD.

Quoi! vous allez combattre?

LA BROUSSE.

Oui; crois-moi, de la reine,
Arnould, la destinée est encore incertaine.

ARNOULD.

Que dites-vous? ainsi vous courez au trépas!
Avez-vous oublié que, juge en ces combats,
Dieu prête à l'innocent un bras toujours propice;
Qu'il fait de la valeur triompher la justice,
Et qu'après le combat adoptant le vainqueur,
La loi, s'il est vaincu, punit l'accusateur!

LA BROUSSE.

De cette opinion, vieille et sainte croyance,
Ma raison n'a jamais sondé la vraisemblance.
Un doute en mon esprit commence à pénétrer...
Eh bien, par cette épreuve il faut m'en délivrer.
Souvent l'art de tout vaincre, est l'art de ne rien craindre;
Oui, mon ambition, que rien ne peut éteindre,
Le trépas de mon fils, qui demande un vengeur,
Plus haut que le danger, crie au fond de mon cœur,

D.

50 MARIE DE BRABANT,
Et d'ailleurs, si ce Dieu, dont tu crains la puissance,
Veut par quelque prodige arrêter ma vengeance,
Crois-tu, hors du champ-clos prêt à me recevoir,
Qu'il ne puisse sur moi signaler son pouvoir?
Va, par-tout, s'il est tel qu'on veut nous le dépeindre,
Ses yeux peuvent me voir, et son bras peut m'atteindre.
Le sort en est jetté; par des soins superflus...
Le roi vient... sors.

SCENE VII.

PHILIPPE, LA BRO SSE.

PHILIPPE.

Eh bien, ce vieillard!...

LA BRO SSE.

Sire.

Il n'est plus,

PHILIPPE.

Que dites-vous d'une mort si soudaine?

LA BRO SSE.

Qu'il a de son aveu bientôt subi la peine.

PHILIPPE.

Qu'entends-je? vous croyez qu'un nouveau crime?....

LA BRO SSE.

Hélas!

Je le crois.

PHILIPPE.

Quelle horreur!

LA BRO SSE.

Oui, sire; et ce trépas

Laisse au duc un prétexte utile à sa vengeance.

N'ayant plus du témoin à craindre la présence,

Il ose, de la reine imprudent protecteur,

Ne connoître que vous pour son accusateur.

PHILIPPE

Que moi! l'audacieux! eh! que peut-il prétendre?

LA BRO SSE.

Les armes à la main, il s'offre à la défendre.

Il m'a provoqué, moi, tout à l'heure, en ces lieux.

PHILIPPE.

Vous! et qu'avez-vous dit?

LA BRO SSE.

Satisfait, glorieux,

J'ai promis de descendre avec lui dans l'arène.

PHILIPPE.

Qu'entends-je? votre bras s'arme contre la reine!

LA BRO SSE.

Il s'arme pour mon roi. Fier, prêt de tout oser,

D'imposture le duc a pu vous accuser;

2 MARIE DE BRABANT,

Le témoin qui pouvoit repousser cette offense,
N'oppose à ses clameurs qu'un éternel silence;
Il faut d'autres moyens; souffrez donc qu'à l'instant
Je les cherche en la lice où la gloire m'attend.
Le duc, quand de la reine il défend la querelle,
Au rang des accusés vous traduit avec elle;
Sire, la reine ou vous, serez vengés par moi.
Dans ces combats le ciel, pour éclairer la loi,
Du parti le plus juste embrasse la défense.
Si ma mort, de la reine atteste l'innocence,
Je vous rends une épouse, une mère à vos fils,
Et vous devez bénir mon trépas à ce prix;
Si par mon bras vainqueur, manifestant son crime,
Le ciel veut aujourd'hui la marquer pour victime,
J'aurai sauvé mon roi; car, je n'en doute pas,
Ce crime est un essai de plus grands attentats;
Pour aller jusqu'à vous, c'est sans doute un passage.
Oui, sire; ainsi la lice ouverte à mon courage,
Quel qu'en soit le succès, m'assure un sort bien doux:
Mon sang aura coulé pour la reine, ou pour vous.

PHILIPPE.

O rare dévouement d'un sujet trop fidèle!
Mon cœur sent tout le prix d'un si vertueux zèle.
Mais jadis de mes jours l'auteur religieux,
Ayant cru ces combats condamnés par les cieux,
Dans son royal domaine en proscrivit l'usage.
Hélas! des grands vassaux le rebelle courage,
Dans leur propre domaine éludant cette loi,

A souvent fait couler les pleurs de ce grand roi.
 Ainsi ne connoissant qu'un maître légitime,
 De vingt pouvoirs jaloux la France est la victime,
 Et voit chacun des grands, libre en tous ses projets,
 En bravant le monarque, opprimer les sujets.
 Puisse un jour quelque bras, protecteur de la France,
 De l'hydre féodale abattre la puissance,
 Et voir l'heureux Français, sous une seule loi,
 Au lieu de vingt tyrans, ne servir qu'un bon roi!
 Tels étoient de Louis les vœux et le langage.
 Et quand à l'imiter sa gloire m'encourage,
 Souffrirai-je un combat criminel à ses yeux?
 Lorsque le sang des siens lui fut si précieux,
 D'un fidèle sujet dois-je exposer la vie?

LA BRO SSE.

Eh bien, apprenez donc par quelle calomnie
 Le duc donne l'essor à sa témérité:
 Sur le crime, dit-il, à la reine imputé,
 D'un divorce prochain vous fondez l'espérance.

PHILIPPE.

Quel horrible discours! sa coupable insolence.....
 La nécessité parle, il la faut écouter;
 Oui, qu'on ouvre la lice, il peut s'y présenter.
 Allez, et pour ma cour, témoin de tant d'offenses,
 Que le jour des forfaits soit celui des vengeances.



SCENE VIII.

MARIE, PHILIPPE.

MARIE.

Oui, je viens jusqu'à vous; je résiste à vos loix,
Sire, pour la première et la dernière fois.

PHILIPPE.

O Dieu! chaque moment, quand mon courage expire,
Enfonce dans mon cœur le trait qui le déchire.
Ah! madame, épargnez un père infortuné,
Un époux pour jamais aux larmes condamné.
Oui, devant vous encor, c'est avec trop de peine,
Que mon regard, ma voix peut exprimer la haine;
Votre époux, de douleurs, de regrets consumé,
A vous voir innocente est trop accoutumé.

MARIE.

Innocente! innocente! ô justice éternelle!
Reine, si le Français, qui me croit criminelle,
A connu mon pouvoir, c'est par mes seuls bienfaits;
Mère, ce nom sacré combla tous mes souhaits;
Epouse, en mes devoirs mon cœur fut mon seul guide;
Voilà par quel chemin j'arrive au parricide!

PHILIPPE.

Eh! moins qu'à vous, le sort m'est-il donc rigoureux?
Des pères, des époux, j'étois le plus heureux;

ACTE III. SCÈNE VIII.

15

Et chacun de ces noms, jadis plein de délice,
Pour mon cœur en ce jour est un affreux supplice.

M A R I E.

Des destins de Louis, qui, moi, trancher le cours !
Quand pour les prolonger j'aurois donné mes jours !
Toi, que j'aimai sans cesse, à qui je me crus chère,
Que j'appellai mon fils, qui me nommois ta mère !
On peut, calomniant mes trop justes douleurs,
M'accuser de ta mort, qui fait couler mes pleurs !
Ah ! du sein de la tombe où tu viens de descendre,
O Louis, que pour moi ta voix se fasse entendre ;
Parle ; et si ma tendresse obtint quelque retour ,
Rends-moi l'honneur au moins pour prix de tant d'amour.

P H I L I P P E , *avec une douleur morne.*

Pour éviter la honte et la peine du crime ,
Il vous reste une voie , un espoir légitime ;
La lice va s'ouvrir ; le duc arme son bras ,
Et va tenter pour vous le hasard des combats.

M A R I E.

Quand mon frère répond de ce cœur qu'on soupçonne,
Quand il combat pour moi, mon époux m'abandonne !
Un témoin !...

P H I L I P P E.

Eh ! que puis-je, alors qu'il a parlé ;
Quand par votre ordre même on le croit immolé ;
Et que déjà par-tout dans la ville alarmée,
De ce double attentat la nouvelle est semée ?

D 4

56 M A R I E D E B R A B A N T.

Puis-je, sur les esprits réclamant de vains droits;
Vaincre l'opinion, souveraine des rois!
L'épreuve du combat, funeste ou favorable,
Peut seule vous montrer innocente ou capable.

M A R I E.

L'épreuve du combat! cruel, c'est votre cœur
Que je crus opposer à mon accusateur;
C'est à ce tribunal que de mon innocence
Je cherchois le triomphe ainsi que la vengeance;
Et j'espérois vous voir m'oser tendre les bras,
Et croire à ma vertu plus qu'au sort des combats.

P H I L I P P E.

Ah! ce cœur qu'aujourd'hui votre injustice opprime;
N'a que trop de penchant à vous croire sans crime;
Et trop souvent l'amour accusant ma rigueur,
Y fait taire la voix de votre délateur.
Mais bientôt du remords j'entens l'affreux murmure;
Il me dit que pour vous je trahis la nature.

M A R I E.

Eh bien, s'il est trop vrai que l'estime et l'amour,
Si longtems mérités, se perdent en un jour,
Si vous gardez encore un doute qui m'outrage,
Que me fait des mortels le mépris ou l'hommage?
Eh! pourquoi ce combat! le sang qu'il va coûter
Paîroit trop cher des jours que je dois détester.
Je bénis un courroux injuste ou légitime;
Innocente ou coupable, immolez la victime.

PHILIPPE, *avec un mouvement d'effroi.*

Ah! s'il est vrai qu'on cherche à vous calomnier,
Repoussez cet outrage aux yeux du monde entier;
Pour vous... et (je ne puis le cacher) pour moi-même;
Mon cœur en a besoin. Daigne l'Être suprême
Vous rendre des mortels le respect et l'amour !
Oui, qu'il vous justifie, ou m'arrache le jour !
Mais de vos maux, des miens la douloureuse image
Déchire trop mon cœur, accable mon courage.
Fuyez-moi par pitié ; puissai-je désormais
Vous revoir innocente, ou ne vous voir jamais !

*(Il sort. La reine le suit un moment , en
lui tendant les bras , et s'en sépare en-
suite avec l'expression du désespoir.)*

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

LA BROSSE *en habit guerrier*, ARNOULD.

L A B R O S S E.

Eh bien, de ces combats tu vois ce qu'il faut croire !
Le ciel est donc pour moi, puisque j'ai la victoire !
Grace te soit rendue, ô superstition,
Qui sers si bien ma haine et mon ambition !
C'en est fait, cher Arnould, la reine est condamnée ;
Mon bras la rend coupable et fait sa destinée.
Après un long combat, un ascendant vainqueur,
En me livrant le duc, a trahi sa valeur ;
Sous mon bras abattu, couché sur la poussière,
Vaincu, sa bouche encor se ferme à la prière ;
Et moi, quand de son sort je peux trancher le cours,
J'interdis à mon bras d'attenter à ses jours ;
Je désarme le sien, et le force de vivre.
Au pouvoir de la loi ma victoire le livre ;
Le sort le condamnoit ; mais à sa liberté,
En faveur de son nom on n'a pas attenté ;
Et dans la reine enfin voyant l'auteur du crime,
Le peuple attend qu'aux loix on rende leur victime.

Allons, tant qu'elle vit, mon fils n'est point vengé;
Tant qu'elle vit, Philippe entre nous partagé
Retarde mes projets et borne ma puissance.
N'oublions point, Arnould, que trop de confiance,
Tout près de triompher.... D'Arméry vient à moi.

(Arnould sort.)

S C E N E II.

D'ARMÉRY, LA BRO SSE.

LA BRO SSE.

Arrêtez un moment.

D'ARMÉRY.

J'allois auprès du roi.

LA BRO SSE.

Quand il en sera tems, nous pourrons nous y rendre.
Mais avant tout, parlez; de vous que dois-je attendre?

D'ARMÉRY.

Souscrire à cet hymen n'est pas en mon pouvoir;
Tout mon cœur s'y refuse.

LA BRO SSE.

Eh! quoi! vous pouvez voir
D'un œil indifférent?...

60 MARIE DE BRABANT;

D'ARMÉRY.

Ah! de ma résistance
N'accusez.... que l'amour, et non l'indifférence;
Apprenez, puisqu'il faut dévoiler mon secret,
Que j'aime, et pour la vie.

LA BRO SSE, *à part.*

O ciel! (*haut.*) Eh! quel objet?...

D'ARMÉRY.

La charmante Elénor.

LA BRO SSE, *à part.*

Elénor! (*haut.*) Et j'espère
Que vous aurez caché cet amour téméraire!

D'ARMÉRY.

J'ose me croire aimé.

LA BRO SSE.

Nouveau danger. Eh! quoi!
Elénor tient au sang de la reine; et le roi
Approuvât-il des vœux, que je conçois à peine,
Est-il tems de s'unir au parti de la reine?
Témoin de son malheur, ignorez-vous encor
Qu'elle va dans sa chute entraîner Elénor?
Crois-moi, quitte un projet qu'enfante un vain caprice;
Et qui peut sous tes pieds creuser un précipice.

L'hymen, qu'un autre roi t'offre loin de ces lieux,
Moins dangereux sans doute, est aussi glorieux.

D'ARMÉRY.

Non, je ne puis, au gré de ma reconnaissance,
Réunir tant d'amour, et tant d'obéissance.

LA BROSE.

Eh bien, suis, malheureux, tes aveugles desseins;
Renverse en un seul jour l'ouvrage de mes mains;
Ta naissance excluait le rang et la richesse;
Je viens, sous les honneurs, d'en cacher la bassesse;
Va, puni de l'erreur qui trouble tes esprits,
Courber ton jeune front sous le joug du mépris;
Retourne à ton opprobre, à ta vile indigence;
Rentre dans ton néant; va, quand par ma prudence
Tu peux des grands jaloux braver l'inimitié,
Solliciter en vain l'insolente pitié,
Et redevenu peuple, au printems de ton âge,
Souffrir du peuple même et l'injure et l'outrage.
Tu ne sais pas encor quels soins ont dû payer
Ce bonheur qu'aujourd'hui tu veux sacrifier;
Tu ne soupçonnes pas que dans ce moment même,
Pour toi, pour mes projets, dans un péril extrême....

D'ARMÉRY.

O ciel! expliquez-vous.

LA BROSE.

Je t'en ai dit assez

Pour te faire rougir de tes vœux insensés.

Je n'ajoute qu'un mot : ce n'est plus ta prudence

Que je veux invoquer, c'est ta reconnoissance.

Le crime de tes feux va retomber sur moi ;

Si cet amour te perd, je pérís avec toi ;

Ou jouís du bonheur qu'un ami te destine,

Ou, pour prix de ses soins, consomme sa ruine.

(*Il sort.*)

S C È N E III.

D' A R M É R Y, *seul.*

Quel est donc ce secret, qu'il craint de découvrir,

Retenu sur sa bouche, au moment d'en sortir ?

Quel est donc ce bonheur dont il ne peut m'instruire,

Et que par mon amour je suis prêt à détruire ?

L'aveu que j'en ai fait a paru l'étonner.

Que dis-je ? malgré lui, je l'ai vu s'indigner.

Son trouble.....



SCÈNE IV.

DAVENEL, D'ARMÉRY.

D'ARMÉRY.

Davenel, que venez-vous m'apprendre?
Quel dessein ?...

DAVENEL.

J'ai, seigneur, une lettre à vous rendre.
L'ami du chambélan, l'ambassadeur anglais,
Lord Keme, qui toujours veille à vos intérêts,
Qui voit votre jeunesse avec les yeux d'un père,
Prétend que cet écrit cache un profond mystère.

D'ARMÉRY, *tenant la lettre.*

L'ambassadeur anglois ! Ah ! vient-il à son tour
Me parler d'un projet condamné par l'amour ?
Que vois-je ! justes dieux !

DAVENEL.

Ah ! seigneur ! que présage
L'effroi qui fait soudain pâlir votre visage ?

D'ARMÉRY.

Ecoute :

» Pour favori, Philippe avoit fait choix d'un traître,
» Qui vendoit son pays et servoit nos desseins ;
» Mais par tant de noirceurs je viens de le connoître,
» Que mon roi rougiroit d'être heureux par ses mains.
» J'ose donc avec lui rompre toute alliance,

64 MARIE DE BRABANT,
» Sans craindre un désaveu du maître que je sers.
» O vous, de qui je plains l'aveugle confiance,
» Vertueux jusqu'ici, fuyez ce cœur pervers,
» Qui conduit aux forfaits votre inexpérience. »

DAVENEL.

Pour l'Anglois, ciel! il trahit son roi!

D'ARMÉRY.

Voilà donc ce secret qu'il cachoit à ma foi!
Le voilà donc connu, cet horrible mystère!
Mon hymen, de son crime étoit l'affreux salaire!
Coupable malgré moi, sans le savoir j'étois
L'agent et le complice et le prix des forfaits!

SCENE V.

ÉLÉNOR, D'ARMÉRY, DAVENEL.

ÉLÉNOR.

C'en est fait, du combat ayant su la nouvelle,
La reine attend l'arrêt déjà dicté contr' elle.

(*Vivement.*)

Non, l'univers en vain soupçonneroit son cœur;
C'est la candeur, la foi, l'humanité, l'honneur;
Je ne croirai jamais que le ciel qui nous guide,
Ait mis tant de vertus dans un cœur parricide.
Du récit du combat le roi même effrayé
Éprouve, et tout ensemble inspire la pitié.

Des

Réduit à condamner, à perdre ce qu'il aime,
J'ignore ses projets; mais dans ce moment même,
On attend, de Paris ce sage gouverneur,
Cher au peuple, à son roi, le vertueux d'Homfleur.
Un puissant intérêt l'amène; et pour l'entendre,
Bientôt le roi lui-même en ce lieu va se rendre....
Dieu! je vous parle en vain; au trouble abandonné,
Qui peut?...

D'ARMÉRY, *avec désordre.*

A l'infamie il m'a donc condamné!

ÉLÉNOR.

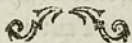
Quel effrayant transport que je ne puis comprendre!
D'Arméry, par l'honneur, par l'amour le plus tendre,
Ahl ne me cachez rien; il faut que votre voix
Daigne enfin m'expliquer le trouble où je vous vois.

D'ARMÉRY.

J'y consens, j'en promets l'horrible confidence,
Si mon trépas soudain en est la récompense.
Elénor, à la reine, ici je veux parler
D'un horrible secret que je dois révéler.
Si bientôt par vos soins introduit auprès d'elle....

ÉLÉNOR.

Oui, malgré sa douleur, j'espère que mon zèle
Obtiendra que pour vous... Le roi vient en ces lieux



SCENE VI.

PHILIPPE, ÉLÉNOR, D'ARMÉRY.

PHILIPPE, à son capitaine des gardes.

Allez, le duc d'Homfleur peut s'offrir à mes yeux.

(Il fait signe à Elénor et à d'Arméry de sortir.)

Ah! je puis désormais tout voir et tout entendre;
A quels nouveaux malheurs pourrois-je encor m'attendre!

SCENE VII.

LE DUC D'HOMFLEUR, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Quel motif si pressant vous a conduit vers moi?

D'HOMFLEUR.

Un danger qui menace et l'état et mon roi.
De la reine accusée embrassant la querelle,
Par votre ordre, le duc a combattu pour elle.
Mais vaincu dans la lice, on l'a vu désarmé.
Le peuple, puisqu'enfin... le coupable est nommé...
Que le sort à la loi montre l'auteur du crime...

PHILIPPE.

J'entends; j'ai tardé trop à livrer la victime.

D' H O M F L E U R.

Erreur, ou vérité, vous savez qu'à nos yeux
L'épreuve du combat est un arrêt des cieux.
Quand les juges en vain ont cherché l'évidence
Qui doit leur dévoiler le crime et l'innocence,
Sur des signes trompeurs craignant de s'égarer,
La loi demande au ciel qu'il daigne l'éclairer.
De ce fatal combat l'effrayante nouvelle
Par-tout s'est répandue, et le trouble avec elle.
Tout s'émeut; plus le peuple aimoit Louis et vous,
Plus l'auteur de vos maux excite son courroux;
Et lorsque de la reine il attend le supplice,
Oser le différer, c'est s'en rendre complice.
Il craint votre clémence, il craint, sire.....

PHILIPPE.

Eh! pourquoi

Ce zèle si féroce, et coupable envers moi?
Veulent-ils, exigeant cet affreux sacrifice,
L'obtenir de ma crainte, et non de ma justice?
Vous-même, auprès de moi, secondant leurs projets,
M'apportez-vous ici l'ordre de mes sujets?

D' H O M F L E U R.

Sire, je l'avouerai, mon zèle et ma prudence
N'ont pu de leur transport vaincre la violence.

E 2

68 MARIE DE BRABANT;

Aux portes du palais, en tumulte amassés. . .
Entendez-vous leurs cris, jusqu'à nous élancés?
A peine ont-ils promis d'attendre la réponse,
Qu'au sortir de ces lieux mon zèle leur annonce.

PHILIPPE.

Mais avant d'asservir votre zèle à leur loi,
Quel péril affronté vous acquitte envers moi?

D'HOMFLEUR.

Ah! sire! si sur vous s'étendoit leur furie,
Je défendrois vos jours aux dépens de ma vie;
Et mon corps tout sanglant seroit le seul degré
Qui pût guider vers vous leur bras dénaturé.
Mais à tous vos sujets l'humanité me lie;
Leur sang m'est précieux, ainsi que votre vie;
Leurs jours me sont commis par vous-même; et ma foi,
De ce dépôt sacré doit répondre à mon roi.
Si votre désespoir, trompant votre sagesse,
De répandre leur sang m'arrachoit la promesse,
Si j'osois l'accomplir, par mon zèle trahi,
Mon roi me puniroit pour avoir obéi.

PHILIPPE, *avec accablement.*

Ah! Dieu!

D'HOMFLEUR.

La reine, hélas! vous fut chère sans doute;
A la croire coupable, ah! quoi qu'il vous en coûte,

Vous avez, en souffrant l'épreuve des combats,
Souscrit l'arrêt fatal qui la voue au trépas.
Eh! fût-elle innocente, à son erreur fidèle,
Le peuple prévenu la croira criminelle,
Et voudra, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Malgré vous-même enfin vous venger par sa mort.

(Tombant aux genoux du roi.)

Ah! ne hasardez pas une vaine défense.
Ce peuple, heureux par vous, dès votre tendre enfance,
Vous aime; n'allez pas, sire, l'accoutumer
A cesser de vous craindre, hélas! de vous aimer.
De la nécessité reconnoissez l'empire;
Que l'Europe à-la-fois vous plaigne et vous admire.
Songez que le rebelle, en éludant vos loix,
Croit entendre Dieu même, obéir à sa voix.
Mais, que dis-je? effrayé de tant de barbarie,
Il craint qu'on n'ose encor menacer votre vie;
Il croit, si de Louis on ne venge le sort,
Que nous aurons bientôt à pleurer votre mort.
Je le vois, ô mon roi, si votre cœur sensible
S'immole, en permettant ce sacrifice horrible,
Ce cœur si généreux doit saigner à jamais;
Mais votre seul refus va perdre vos sujets.
Pour choisir en grand roi, mettez dans la balance
Votre propre bonheur et celui de la France;
Et sachez, en héros, ne pas sacrifier,
Sire, à votre salut, celui d'un peuple entier.

Montrez à vos égaux qu'on ceint le diadème
Pour faire des heureux, non pour l'être soi-même.

PHILIPPE.

Heureux! ah! c'est ma mort qui manque à leur bonheur;
Eh bien, laissez sur moi s'épuiser leur fureur;
Que le Français enfin, dont l'honneur fut le guide,
Soit un peuple à la-fois rebelle et parricide.

D'HOMFLEUR.

Non; leur bras qui sur vous ne veut point se venger;
Menace votre cœur d'un plus cruel danger;
En respectant vos jours, leur implacable haine
Peut s'étendre aujourd'hui jusqu'aux fils de la reine.

PHILIPPE.

Ciel! vous me déchirez, barbare! votre main
Retourne le poignard enfoncé dans mon sein.

(*Dans le plus grand désordre, et se disposant
à sortir.*)

Eh bien, à leur céder quand on veut me contraindre,
Pourquoi me demander des loix pour les enfreindre?.....
Grand Dieu! que ta colère est un poids de douleurs!

D'HOMFLEUR.

Sire, ne cachez point, laissez couler vos pleurs.
Pour modérer l'excès d'une vertu sauvage,
La sensibilité se mêle au vrai courage;

ACTE IV. SCENE VII.

71

Et lorsqu'à la vertu l'homme s'est immolé,
Par les pleurs qu'il répand son cœur est consolé.
Si de vous en ce jour une loi sanguinaire
Attend ce sacrifice horrible et nécessaire.....

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Nécessaire! grand Dieu! quelle fatalité
A fait de l'injustice une nécessité!
Il faut que l'innocence ait le destin du crime!
Que l'un naisse tyran, et l'autre, sa victime!
Ah! ce vœu si cruel, ô vertueux d'Homfleur,
Comme dans votre bouche, est-il dans votre cœur?

D'HOMFLEUR.

Que ne peut tout mon sang racheter votre vie!
Mais ce fatal combat, mais ce peuple en furie!...

MARIE.

Eh! m'a-t-il malgré moi rendu coupable? non;
Le ciel sur cette épreuve éclaire ma raison.
Vouloir dans ces combats voir un arrêt suprême,
C'est aux yeux des mortels faire mentir Dieu même.
Oui, ma religion, que guide un jour nouveau,
Ne peut de l'évidence étouffer le flambeau;

E 4

72 M A R I E D E B R A B A N T ,

Je dois croire , et je crois , quand mon cœur me l'atteste ;
Que la loi de la lice est une erreur funeste ;
Et sur sa foi quiconque est mon accusateur ,
Est dupe du mensonge , ou n'est qu'un imposteur .

P H I L I P P E .

Mais cet arrêt cruel , ou faux , ou véritable ,
Est-il moins tyrannique , est-il moins redoutable ?

M A R I E .

Cet arrêt prononcé par le sort en courroux ,
Injuste envers moi-même , est cruel envers vous .
Oui , Philippe , envers vous ; et ce cœur qui vous aime ,
Oubliant ses malheurs , s'alarme pour vous-même .
Eh ! que me font des jours que la mort va finir ?
Je me dérobe au moins aux traits de l'avenir ;
Mais ce sombre avenir , juge de l'innocence ,
Peut charger le remords du soin de ma vengeance .
J'ose prier le ciel , arbitre de mon sort ,
Qu'il daigne , ainsi que moi , vous pardonner ma mort .
Mais vous-même envers vous peut-être inexorable ,
Victime d'une erreur , vous vous croirez coupable ;
Et je ne pourrai plus , en essuyant vos pleurs ,
Adoucir vos ennuis , consoler vos douleurs .
Et vos fils ? sur ma mort si le ciel les éclaire ,
Par le reproche un jour , leur bouche téméraire.....
Oui , peut-être à-la-fois (ah ! pour vous j'en frémis)
Vous perdez une épouse , et l'amour de vos fils ,

PHILIPPE.

Malheureux!

MARIE, *avec autant d'effroi que de tendresse.*

Mais, que dis-je! et si votre colère
Cherchoit à les punir d'un crime imaginaire;
Si la haine, trompant votre cœur généreux,
Me survivoit encore et s'étendoit sur eux!.....
Ah! daignez, quand je meurs, rassurer ma tendresse:

(Vers la coulisse.)

Elénor!



SCENE IX.

LES MÊMES, ÉLÉNOR,

conduisant les deux enfans.

(*Marie et les deux enfans se mettent à genoux, en
tendant les bras vers Philippe.*)

M A R I E.

Les voilà, ces fils que je vous laisse;
Ils sont à vos genoux; que ce cœur paternel
Daigne les adopter à la face du ciel;
En cessant d'être époux, soyez toujours leur père;
Bénissez vos enfans, en condamnant leur mère.

P H I L I P P E, *douloureusement.*

Quel que soit... votre sort, oui, toujours dans mon cœur...
Vos fils... mes fils... Allons, entraînez-moi, d'Homfleur;
Leur vue est un tourment pour mon âme attendrie.

M A R I E, *tombant dans les bras de ses enfans,
et s'en arrachant tout à coup avec vivacité.*

Mes fils!... ciel, maintenant ordonne de ma vie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Cet Acte se passe dans la nuit.)

SCENE PREMIERE.

ÉLÉNOR, MARIE.

ÉLÉNOR.

Madame, quel dessein vous fait fuir ma présence ?
Que venez-vous chercher dans l'ombre et le silence ?
Croyez que de la nuit la ténébreuse horreur,
De vos sens désolés augmente la terreur.
Dans votre appartement avec nous ramenée,
Qu'un moment au repos votre âme abandonnée.....

MARIE.

Le repos ! va, je touche au repos éternel.
Je viens d'ouïr enfin, comme un vil criminel,
L'arrêt, l'injuste arrêt, qu'un tribunal suprême.....

ÉLÉNOR.

Et ce roi si puissant, cet époux qui vous aime!....

MARIE.

Maitre de retarder, ou de hâter mon sort,
Le roi doit fixer l'heure et l'instant de ma mort,
O mon dernier espoir, ma tendre et seule amie !
Je souffrirois deux fois le trépas, l'infamie,

76 MARIE DE BRABANT,

Si ma chère Elénor doutoit de ma vertu.
Contre moi dans ce jour le ciel a combattu ;
Il m'a pu condamner ; mais toute sa puissance
Ne peut, avec l'honneur , m'ôter mon innocence.

ELÉNOR.

Votre force s'épuise et se perd dans les pleurs ;
Vous en avez besoin contre tant de malheurs.

MARIE.

'Ah ! c'est à l'amitié d'affermir mon courage.
J'ai, par de tendres soins, par un dernier hommage,
Acquitté la nature en mes derniers momens ;
Mes enfans ont joui de mes embrassemens.
Demain, pour recueillir ce tribut ordinaire,
Ils reviendront en vain redemander leur mère.

ELÉNOR.

'Ah ! malgré vous, l'espoir....

MARIE.

Il n'en est plus pour moi.
Mais la mort de plus près m'inspire moins d'effroi.
Eh ! que ferois-je au monde ? au mépris condamnée,
Souveraine avilie, épouse abandonnée,
Veux-tu que, dévouée à d'éternels affronts,
Je lise le reproche écrit sur tous les fronts ?
Ah ! mes enfans peut-être... un jour la calomnie
Leur dira que le crime avoit souillé ma vie ;
Ils le croiront ; leur père a cru mes ennemis ;
Ainsi que mon époux, on trompera mes fils !

Quelle horrible pensée, à mon heure suprême !
 O mes fils, j'en atteste et le ciel et vous même,
 Quand le sort pour jamais m'arrache de vos bras,
 C'est avec un cœur pur que j'arrive au trépas.
 Ah ! repoussez l'affront d'une honte étrangère,
 Et ne rougissez pas au nom de votre mère.
 Élénor, si le ciel me rend un jour l'honneur,
 Que de mes maux leur voix n'accuse point l'auteur.
 L'on peut bien pardonner à l'erreur qui l'abuse,
 Puisque le ciel lui-même et me nomme et m'accuse.
 Souffrant de tous les maux qu'il me fit endurer,
 Il aura son erreur et ma mort à pleurer.
 S'il fut injuste époux, il est toujours leur père.
 Qu'il leur rende l'amour que lui garda leur mère ;
 Son cœur, s'il leur conserve une tendre pitié,
 S'il rend heureux mes fils, aura tout expié.

É L É N O R.

Ah ! vous voulez en vain m'ôter toute espérance.
 D'Arméry va bientôt paroître, et sa présence.....

M A R I E.

Je me repens, hélas ! du billet que pour moi
 Tu viens de lui tracer.....

É L É N O R.

Eh ! d'où vient cet effroi ?
 Dédaignant le secret qu'il cherche à vous apprendre,
 Madame, pouviez-vous refuser de l'entendre ?
 Et si le ciel, trompant de coupables desseins,
 A cette confidence attachoit vos destins ?

78 M A R I E D E B R A B A N T ,

Vous voir est le seul prix du zèle qui l'anime ;
Il veut, si je l'en crois, vous dénoncer un crime,
Et supplier, après, votre cœur maternel
D'écouter la clémence envers le criminel.

M A R I E.

Ma clémence ! eh ! qui peut, quand mon trépas commence,
Espérer ma faveur, ou craindre ma vengeance ?
Mais enfin tu le veux, d'Arméry peut venir.
Si je peux, quand pour moi ce monde va finir,
Y répandre un bienfait à mon heure dernière,
Cette mort qui m'attend en sera moins amère.
Mais va, chère Élénor, tandis que le devoir
Me laisse encor sur vous une ombre de pouvoir,
Fais dresser l'appareil que je viens de prescrire,
Et si d'Arméry vient, tu pourras l'introduire.

(Elle sort.)

S C È N E II.

ÉLÉNOR, LA BROSSE, ARNOULD.

LA BROSSE, *bas à Arnould, au fond du théâtre,*
en entrant mystérieusement.

On se sépare.

ÉLÉNOR, *à part, en sortant d'un autre côté,*

Ah ! Dieu ! ne l'abandonnez pas.



SCÈNE III.

LA BRO SSE, ARNOULD.

LA BRO SSE.

Nous voilà seuls, Arnould ; approche et parlons bas.

L'arrêt est prononcé ; mais, crois-moi, la clémence

Peut, malgré nous encor, trahir mon espérance.

L'amour combat pour elle au cœur de son époux ;

Malgré son désespoir, malgré tout son courroux,

Le roi peut s'attendrir, en voyant sa victime ;

Un exil passager peut expier son crime ,

Peut à la reine un jour rendre tout son pouvoir,

Tout son fier ascendant... C'est à nous d'y pourvoir.

Philippe est courroucé comme roi, comme père ;

Si comme époux encor !... Un agent mercenaire ,

Qui près de d'Arméry seconde mes projets ,

Qui de son maître enfin me vend tous les secrets ,

A surpris un écrit... Dans la chambre prochaine

D'Arméry va se rendre, attendu par la reine ;

Et ce billet enfin, qu'elle-même a dicté ,

Promet un digne prix à sa fidélité.

D'un aveu qu'il a fait , ou qu'il s'apprête à faire ,

Ainsi cet entretien sans doute est le salaire...

(*Arnould fait un mouvement.*)

Tu parois étonné ; rassure tes esprits ;

L'amour est étranger à ce billet surpris.

80 MARIE DE BRABANT,
D'Arméry m'a parlé; c'est Éléonor qu'il aime;
Ses feux sont un secret avoué par lui-même;
Et l'ingrat, cher Arnould, instruit à me haïr,
S'il vient au rendez-vous, y vient pour me trahir.

ARNOULD.

Ciel!

LA BROUSSE.

Tu m'en vois rougir et de honte et de rage.
Prévenons, s'il est tems, ou vengeons mon outrage.
Qu'il tremble. Par l'agent à mes ordres soumis,
Au lieu qui le cachoit le billet est remis;
Il me croit sans soupçon; que son vain stratagème,
Quand il croit m'accabler, retombe sur lui-même.
Cet écrit, sûr témoin de ses desseins secrets,
Interprété par moi, va servir mes projets.
Il m'offre le moyen d'une double vengeance.
Le projet est terrible, et j'en frémis d'avance....
Il sera consommé. Je veux. — On vient à nous;
C'est d'Arméry lui-même, il court au rendez-vous....

(*D'Arméry traverse le fond du théâtre.*)

C'en est fait; le ciel même, à tous mes vœux propice,
Laisse aujourd'hui pour moi sommeiller sa justice.
Suivons par-tout l'ingrat de l'oreille et des yeux.
Demeure; que ton zèle, Arnould, veille en ces lieux;
Et si quelque témoin, à mes desseins contraire,

(*Montrant l'endroit où est entré la reine.*)

Survient.... et vers ce lieu porte un pied téméraire,
Empêche-le

ACTE V. SCÈNE III.

81

Empêche-le du moins d'arriver jusqu'à moi ;
Allègue, s'il le faut , même l'ordre du roi.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARNOULD, *seul.*

Quel trouble par degré dans mon âme il fait naître !
J'ai servi ses projets avant de les connaître ;
Et plus j'ai de ses vœux percé l'obscurité ,
Plus je suis , malgré moi , surpris , épouvanté.
Il a su m'engager avec tant de prudence ,
Que mes pas devoient toujours sa confiance ;
Et foible agent d'un cœur à mes regards fermé ,
Lorsque j'ai vu le crime , il étoit consommé.
Mais j'ai trop fait de pas enfin pour n'en plus faire ;
Et je serois puni d'un aveu téméraire.
Ainsi donc , ô penser et tardif et cruel !
Le crime est nécessaire à l'homme criminel !

SCENE V.

ARNOULD, ELÉNOR.

ÉLÉNOR, *à part.*

Je crains d'avoir tardé trop longtems ; et peut-être
Ces lieux ont , avant moi , vu d'Arméry paroître.

F

ARNOULD, *à part.*

J'entends du bruit. On vient.

ÉLÉNOR.

Qui porte ici ses pas?

ARNOULD, *à part.*

C'est la voix d'Élénor. (*haut.*) Ne vous alarmez pas, Madame; un ordre ici m'a forcé de me rendre.

ÉLÉNOR.

De la reine?

ARNOULD.

Du roi.

ÉLÉNOR, *à part.*

Voudroit-il nous surprendre?

Je frissonne....

ARNOULD, *voulant l'arrêter.*

Daignez un moment m'écouter.

ÉLÉNOR.

Pardonnez; un devoir que je dois respecter...

ARNOULD, *de même.*

Peu de mots suffiront au zèle qui m'anime.

(*On entend dans la coulisse des sons plaintifs, précédés de ce mot:*

» Meurs!

ÉLÉNOR.

Ciel, faut-il s'attendre à quelque nouveau crime?

(Elle passe dans l'endroit où la voix s'est fait
entendre.)

SCÈNE VI.

ARNOULD, PHILIPPE, avec des flambeaux.

ARNOULD, à part.

Qu'a-t-il fait? est-ce lui? mais on vient... c'est le roi.

PHILIPPE.

Quels lamentables cris sont venus jusqu'à moi!

(à Arnould.)

Qui vous arrête ici? quel bruit viens je d'entendre?

ARNOULD.

Je l'ignore encor, sire. Ici, je viens attendre

Que bientôt sur mes pas...

PHILIPPE.

Entrez, et qu'à mes yeux...



SCENE VII.

LA BROSSE, PHILIPPE.

PHILIPPE, à *La Brosse*.

Ah! répondez; quel bruit vient de troubler ces lieux!
Pourquoi seul, consterné, vous vois-je ici paraître?
Qu'avez-vous fait?

LA BROSSE.

Mon bras vient de punir un traître,
Vient de venger mon roi.

PHILIPPE.

Quel traître? juste ciel!

LA BROSSE.

D'Arméry... mon neveu.

PHILIPPE.

D'Arméry criminel!

Achevez, quel forfait?.....

LA BROSSE.

Ah! que votre clémence

Me permette, m'ordonne un éternel silence.

Je l'ai puni, souffrez que son crime aujourd'hui

Descende dans la tombe, et s'y cache avec lui.

ACTE V. SCÈNE VII.

85

PHILIPPE.

Pourquoi me taire?...

LA BRO SSE.

Au nom du zèle le plus tendre ,
Du sang même qu'ici mon bras vient de répandre ,
Ne m'interrogez pas. Un assez grand malheur ,
D'assez cuisans chagrins accablent votre cœur.
J'embrasse vos genoux. Par votre rang suprême ,
Sire , pour mon honneur , par pitié pour vous-même ,
Souffrez que dans le sein d'un éternel oubli
Un secret si honteux demeure enseveli.

PHILIPPE , *vers le fond de la scène.*

Parlez ; je veux percer cet horrible mystère.
Que faisoit d'Arméry?

SCENE VIII.

LA BRO SSE , UN OFFICIER DU ROI ,
PHILIPPE.

L'OFFICIER.

Dans ce lieu solitaire ,
Sire , la reine et lui , seuls...

LA BRO SSE.

Malheureux , tais-toi !

F 3

PHILIPPE.

Quel nouveau coup de foudre ! à peine je conçois
Que de tant de noirceurs on puisse être capable.
Joindre au lâche forfait dont son cœur est coupable !...

(Avec fureur.)

Allez, que le trépas m'en délivre à jamais ;
Allez, que de ce monstre on purge mon palais.

SCENE IX.

LA BROsse, ÉLÉNOR, PHILIPPE.

ÉLÉNOR.

Qu'ai-je entendu ? craignez la fourbe et l'artifice ;
Que tout vous soit suspect.

PHILIPPE, *avec fureur.*

Allez, qu'on m'obéisse.

ÉLÉNOR.

Sire, une main perfide, et voilée à nos yeux,
Entasse autour de vous des complots odieux ;
J'en vois toute l'horreur et la suite cruelle,
Et n'en puis démêler la trame criminelle.

PHILIPPE.

Madame, laissez-moi.

ÉLÉNOR.

Par ce nouveau malheur,

S'il faut juger la reine et son accusateur,
Sire, tout n'est ici que mensonge, imposture.
Tremblez que le remords ne venge la nature.

*(Au milieu de quelques gardes et entourée de torches
funèbres, on voit passer la reine, qui tantôt
lève les yeux au ciel, tantôt les baisse vers la
terre, sans regarder autour d'elle.)*

PHILIPPE, *se cachant dans son manteau, et
restant abîmé dans la douleur.*

C'est elle... ah! malheureux!

ÉLÉNOR.

Non, sire; à cet aspect,
Le zèle devant vous triomphe du respect;
Non, sur ce dernier trait, l'aveugle obéissance
Ne sauroit m'imposer un coupable silence.
Du jeune d'Arméry, l'arrivée en ces lieux,
Sire, pour votre honneur n'a rien d'injurieux.

PHILIPPE.

Que dites-vous?

ÉLÉNOR.

Son cœur est donné, sire, il aime;
Et l'objet de ses vœux, le voilà, c'est moi-même.
Coupable envers mon rang, j'ai caché mon amour;
Mais un devoir sacré me commande en ce jour;
Et je viens, puisqu'enfin mon amour est un crime,
Dénoncer le coupable, et livrer la victime.

88 MARIE DE BRABANT,

Mais pour d'autres motifs dont on ne parle pas,
D'Arméry vers la reine avoit porté ses pas.

PHILIPPE.

Ainsi, sans m'éclairer, tout accroit mon supplice;
Ainsi, lorsque mes vœux sont tous pour la justice,
Je ne pourrai jamais, malgré tous mes efforts,
Pardonner sans effroi, ni punir sans remords!

(*A La Brosse.*)

Que répondez-vous?

LA BROSSE.

Rien. Élénor, cœur sublime,
Pour excuser la reine, ose adopter un crime;
L'effort est généreux, j'admire et je me tais;
Mon neveu vous trahit, je punis ses forfaits.

ÉLÉNOR.

C'en est trop; tant d'adresse aux soupçons encourage;
Sire, la vérité n'eut jamais ce langage.

SCENE X.

LA BROSSE, LE CAPITAINE DES GARDES,
ÉLÉNOR, PHILIPPE.

LE CAPITAINE.

D'Arméry n'est point mort, sire; de prompts secours
Rappellent ses esprits; on répond de ses jours.

ACTE V. SCÈNE X.

89

Mais il veut qu'à l'instant, et malgré sa foiblesse,
On l'amène à vos yeux.

ÉLÉNOR, à part.

Ah!

LA BROSSÉ, à part.

Ciel!

PHILIPPE.

Oui, qu'il paroisse.

SCÈNE XI.

LA BROSSÉ, LE CAPITAINE DES GARDES,
D'ARMÉRY, ELÉNOR, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Approche; voilà donc le prix de mes bienfaits!
Tu me trahissois! moi!

D'ARMÉRY, très vivement.

Jamais, sire, jamais.

Ne joignez point la honte au malheur qui m'accable;
Que je meure en victime, et non pas en coupable.

LA BROSSÉ.

Va, va, cesse, crois-moi, d'étaler à nos yeux,
De ta fausse vertu le zèle insidieux;
J'ai dévoilé ton crime et l'horreur qu'il m'inspire;
Par ta feinte candeur tu ne peux plus séduire,

90 MARIE DE BRABANT;

Et tu perdrois ici ton langage imposteur.

D'ARMÉRY.

Quoi ! mon assassin même est mon accusateur !

LA BRO SSE.

Sire, à la vérité, si sa bouche parjure
Ose encore opposer l'audace et l'imposture,
Voyons si sur lui-même on ne trouveroit pas
Quelque secret témoin de ses noirs attentats.

D'ARMÉRY, *tirant avec violence un billet
de sa poche.*

Oui, oui.

LA BRO SSE, *à part.*

C'est le billet sans doute de la reine.

PHILIPPE, *s'emparant du billet.*

L'ambassadeur anglois.... ô ciel ! j'en crois à peine...
Qu'ai-je lu ? je succombe à tant d'horreur. Eh quoi !...
La Brosse trahissoit et l'état et son roi !

LA BRO SSE.

(*Apart.*) (*Haut.*)

O ciel ! sire, on a pu..... quelque noir artifice.....

PHILIPPE.

Et la reine !... courez, suspendez son supplice.

J'en ai trop cru peut-être à son accusateur ;

Trop aisément un traître est calomniateur.

Je tremble ! je frémis ! une terreur soudaine.....

ACTE V. SCÈNE XI. 91

Sans doute il n'est plus tems; c'en est fait, et la reine,
En terminant sa vie, a maudit son époux,
L'a dévoué sans doute au céleste courroux!

ÉLÉNOR.

Quel bruit! annonce-t-il la nouvelle effrayante?...
Le duc!... ô ciel!... la reine!...

SCÈNE XII, ET DERNIÈRE.

LA BROSE, LE CAPITAINE DES GARDES,
D'ARMÉRY, ÉLÉNOR, MARIE, PHILIPPE,
LE DUC DE BRABANT.

LE DUC.

Et la reine innocentel

Ah! sire, un criminel, du fond de sa prison,
Dit avoir apprêté, répandu le poison,

(*Montrant La Brosse.*)

Et voilà dans quel sein le crime a pris naissance.
Cet aveu, qui du moins a sauvé l'innocence,
Pourra mieux diriger votre courroux vengeur;
Il vous rend une épouse, il m'a rendu l'honneur.

D'HOMFLEUR

Pour éviter sans doute un trop juste salaire,
Avec l'ambassadeur il gaignoit l'Angleterre;

92 MARIE DE BRABANT,
Mais lord Keme, informé de son crime odieux;
En livrant le coupable, a cru venger les cieux.

É L É N O R.

Ah! nos vœux sont remplis.

D' A R M É R Y.

Maintenant que je meure;
Ciel! et tu m'entendras bénir ma dernière heure.

P H I L I P P E.

Mon cœur ne peut suffire à ses divers transports;
Je ne peux exprimer mon bonheur... mes remords...
Vous pleurez!

M A R I E.

Ah! ces pleurs sont d'amour et de joie.

P H I L I P P E, *dans les bras de la reine.*

(*A La Brosse.*)

O cœur trop généreux! On t'arrache ta proie,
Tigre altéré de sang! frémis, tremble à ton tour.
Mais, réponds, est-ce assez de crimes en un jour?
Juge-toi, qu'attends-tu, traître, de ma justice?

L A B R O S S E.

La mort.

P H I L I P P E.

Je te la dois. Mais jamais ton supplice...;

L A B R O S S E.

Vous voudriez en vain m'affranchir du trépas;
J'aurois su me punir de l'erreur de mon bras;

Et m'eussiez-vous absous, croyez qu'une mort prompte;
De mes efforts perdus auroit lavé la honte.

PHILIPPE.

Ce noble repentir est bien digne de toi !

(A sa suite.)

De son aspect funeste, allez, délivrez-moi ;
Que dès ce moment même, on le traîne au supplice ;
Mais comme son forfait, que sa mort le flétrisse ;
Que le plus vil trépas, expiant ses fureurs,
De son infâme vie abrège les horreurs !

*(La Brosse fait un mouvement pour se donner
la mort ; on l'entoure et on le désarme.)*

Veillez sur d'Arméry, prenez soin de sa vie.

D'ARMÉRY.

Ah ! si je vis encore, ordonnez que j'expie,
Sire, loin de vos yeux....

PHILIPPE.

Non, pour vous désormais,
Loin de les retirer, j'ajoute à mes bienfaits ;
Non pas pour vous laver d'une tache étrangère,
Mais pour payer vos soins d'un trop juste salaire.
Je prétends faire plus : je vous promets encor
De combler mes bienfaits par la main d'Éléonor ;
On verra par ce choix, garant de mon estime,
Que le criminel seul est flétri par le crime.

(A la reine.)

Allons, si j'ai du sort épuisé la rigueur ;
Reine, il me reste encor mon peuple et votre cœur ;
Et loin de tout plaisir, au sein du malheur même,
Quel roi n'est consolé par un peuple qui l'aime ?

F I N.

